

# Association Amicale du 1<sup>er</sup> RPIMa

# Qui Ose Gagne

« Le régiment c'est l'homme et l'homme c'est le régiment »

Sir David Stirling

DIÊN  
BIÊN  
PHU

70  
ANS

80  
ANS

5&6  
JUIN  
1944



“Émile Bouétard”  
Premier mort Français  
du D-Day



Bulletin de Liaison  
[www.quiosegagne.asso.fr](http://www.quiosegagne.asso.fr)

N° 75

Avril 2024



MESDAMES, MESSIEURS,  
CHERS AMIS,



**C**e printemps 2024 est riche en rebondissements et l'actualité démontre que la paix n'est jamais gagnée que lorsqu'on se prépare activement et durement à la conserver voire la reconquérir. Beaucoup parmi vous le savent et parmi nous les plus jeunes continuent à combattre ou à s'adapter. Sachons rester unis et confiants avec nos Armées et notre Régiment. Nos divisions internes ont toujours servi l'ennemi. 2024 est aussi une année anniversaire de 1954 ou 1944 entre autres et nous ne manquerons pas à notre devoir de mémoire à Bayonne ou en Bretagne.

Nous débiterons le 7 mai par nos anciens d'Indochine et en particulier ceux de Diên-Biên-Phu avec le concours amical du Général Guy Ménage. Nous nous souviendrons aussi de tous les morts du 1<sup>er</sup> RPIMA dont les noms sont gravés à la Citadelle le 24 mai.

Puis le 4-5 juin nous nous déplacerons avec le Régiment à Plumelec. Nous célébrerons particulièrement la mort pour la France du premier combattant de l'opération de débarquement Overlord, le Caporal Émile Bouétard.

Je souhaite beaucoup que vous soyez nombreux autour de notre Drapeau pour marquer ces événements.

Je compte sur vous lors de ces occasions pour être présents et chanter de tout cœur notre hymne ou la prière du para.

Je remercie encore nos comités et bénévoles pour leurs actions. Je remercie aussi ceux, en France ou ailleurs, qui nous aident à commémorer ou à accompagner nos camarades et leurs familles.

Qui Ose Gagne est notre devise et Saint Michel nous couvre de son aile et son épée, soyons exemplaires combattifs et fervents pour soutenir nos jeunes et notre pays.

Amicalement

■ Thierry MILLOT



## RÉSULTATS CONCOURS 2023-2024

### BM4 (ex-major):

\*adjudant-chef JOLY Caroline,

\*adjudant-chef SERGENT Olivier

-ODS, (ex-OAEA):

\*adjudant MARAS Sébastien,

\*sergent CHAMAGNE Antoine

Depuis le dernier bulletin, 18 nouveaux adhérents nous ont rejoints :

LAVILLE Michel - DELPHIN Guillaume - LE MELINER Anthony - TOURAIS Patrice - SALAMONE Renaud - VALERE Raphaël  
MATOUS Hervé - SCHNEIDER Michel - ARND Gilbert - NOTO Michaël - HELAINE Jonathan - VIGNAUD Fabrice  
GIRARD Stéphane - BUIRE Laurent - MACIEJEWCHI Renaud - GUILBAUD Jean-Philippe - BONDI Philippe - GILLES Henri





- Page 02 • Mot du Président
- Page 03 • Éditorial
- Page 04 • Vie de l'association
- Page 11 • Nouvelles du 1<sup>er</sup> RPIMa
- Page 09 • Histoire
- Page 34 • Conseils de lecture
- Page 37 • Libre opinion
- Page 42 • Donateurs
- Page 43 • Nos Morts en OPEX



### ÉDITORIAL

**T**out ne va pas bien dans le vieux monde. D'énormes dangers se profilent, et il est très difficile d'être optimiste. La majorité silencieuse des Français se contente de vivoter, de courir après de pathétiques leurres, lorsqu'elle ne s'enferme pas dans de ridicules postures qui s'écrouleront tôt ou tard devant la réalité.

Loin des différends fratricides sur l'Ukraine, dans la Russie du « Crocus » comme dans la France du « Bataclan », on redécouvre l'héroïsme simple de certains citoyens qui, dans la sidération collective que provoque l'horreur, font et feront toujours leur devoir pour protéger les autres contre un ennemi commun.

Alors que nos Armées et notamment les Forces Spéciales poursuivent leur transformation pour se préparer aux combats futurs, pour nous, les Anciens, comprendre notre histoire militaire est plus que jamais essentiel pour tirer les leçons du passé et affronter les épreuves du Pays, unis.

L'année mémorielle 2024 sera célébrée dans nos Bulletins de l'A1QOG avec l'édition d'articles concernant les deux débarquements (Normandie et Provence), les libérations de Paris et Strasbourg, l'engagement des SAS français dans les combats. Cette année permettra également, 70 ans après la fin des combats en Indochine, de saluer le sacrifice des soldats du corps expéditionnaire.

Dès ce numéro 75, l'engagement de nos soldats, qui, seuls, aux confins du globe, loin des regards de la Métropole, ont combattu et ont subi les attitudes infamantes de certains malveillants est mis en lumière. L'Indochine, ce sont huit années de guerre, plus de 100 000 morts dont 37 000 prisonniers exterminés par le Viêt-Minh.

Il y a chez Nous tous, une fierté et un attachement profond, quasi charnel à la Patrie et à tous ceux qui l'ont défendue, souvent jusqu'au sacrifice. Ils doivent demeurer dans nos mémoires.

Les pages de ce numéro spécial apportent un éclairage particulier sur les dernières sanglantes journées du camp retranché de Diên-Biên-Phu ainsi que les conditions de captivité épouvantables des prisonniers du Vietminh.

Les lignes écrites par le général Ménage le lieutenant-colonel FIOR et les dessins de Georges Suaudeau (5<sup>e</sup> B.P.V.N.) à la triste mémoire du camp 75 du Viêt-Minh dans lequel il fût interné après la défaite de Diên Biên Phu, sont magnifiques et émouvantes Nous les en remercions.



Bulletin de liaison, édité trois fois l'an sous forme numérique par l'association « Amicale du 1<sup>er</sup> RPIMa – Qui Ose Gagne ».

Association déclarée régie par la loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901.

Siège social: Citadelle Général Bergé • BP 12 - 64109 BAYONNE CEDEX • Tél./Fax: 05 40 48 96 56 • ✉: [secretariat@quiosegagne.org](mailto:secretariat@quiosegagne.org)

Directeur de la publication: Thierry MILLOT; Rédacteur en chef: Marcel GÉGOU; Comité de rédaction: Jean BLANC - Luc LABBAT; Jean-Paul DELOBEL; OSA 1<sup>er</sup> RPIMa; Création graphique, réalisation PAO et impression: Patrick PINEY

Uhaina Communication - ISSN 2803-5607

**Cotisation annuelle membre actif: 25 €; membre de soutien à partir de 30 €, règlement par chèque à l'ordre de l'association « Amicale du 1<sup>er</sup> RPIMa – Qui Ose Gagne » à adresser au siège avant le 31 janvier de l'année en cours.**



### NOS ADHÉRENTS A L'HONNEUR



Le commandant Robert-Henri FOUCRIER



Le commandant Robert-Henri FOUCRIER, remise de la cravate de la Légion d'honneur.



Le chef de bataillon Robert-Henri Foucrier a été décoré de la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, une distinction rare. Elle lui a été remise par le colonel Edouard Terzian, ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, lui-même commandeur de la légion d'honneur.

Robert-Henri Foucrier a ainsi été récompensé pour son parcours et son engagement militaire mais aussi associatif. Engagé à l'âge de 18 ans en 1963, cité quatre fois pour des actes de bravoure, il avait reçu la médaille de chevalier de la Légion d'honneur en 1985 à Carcassonne.

- Le colonel Edouard Terzian est un ancien de la Brigade, lire son livre [Grand écart: Parcours d'un Saint-Cyrien atypique](#)



### G.O

Le bureau d'organisation du repas GO+ a rendu visite au général Olivier Leblanc, créateur du Groupement Opérationnel et son premier commandant de 1974 à 1976. C'est un chef charismatique et très soucieux de ses hommes. Il nous appelle souvent « ses petits ».

Le GO a existé de 1974 à 1981. Son histoire a été racontée dans la publication «Les Centurions d'Alexandre» du général Patrick Magnificat.

Le repas annuel du GO+ est organisé par les anciens du GO pour les membres du GO, ainsi qu'à ceux qui ont vécu cette époque et aussi aux Chimériens, actifs ou retraités. Toutes les personnes intéressées sont les bienvenues. Pour participer, envoyez un e-mail à [5polac4@gmail.com](mailto:5polac4@gmail.com), en fonction des places disponibles. Cette année, le repas GO+ aura lieu le 11 mai 2024 à la Citadelle. L'objectif de ce repas est de maintenir les liens entre Chimériens ; anciens et moins anciens, en préservant son histoire. Olivier sera heureux de constater la relation de ses héritiers.



G.O. - Visite à notre patron « Olivier » Noé - Joseph - Manu - Léo Olivier - Kasimir





## VISITE A GÉRARD MICHIARA



Le bureau du G.O a rendu visite à l'adjudant Gérard Michiara en convalescence à Cambo. Gérard Michiara grand sportif a été champion de France de Pentathlon militaire il faisait partie de l'équipe du Régiment dans les années 60.

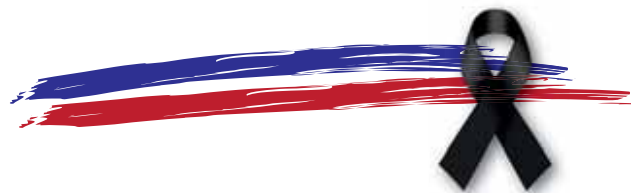


## PROGRAMME ACTIVITÉS

### LES PRINCIPAUX RENDEZ-VOUS JUSQU'À LA SAINT-MICHEL 2024 :

- **7 mai Diên-Biên-Phu** : Bayonne (*couleurs, messe, prise d'armes à la Citadelle et mange debout à Château Vieux*) et Pau (*Délégation + anciens de DBP : CEMA ou CEMAT*) avec le Régiment
- **8 mai** : Bayonne Au monument aux morts de Bayonne\*
- **24 mai** : journée du Souvenir pour tous à la Citadelle\*
- **4 soir et 5 juin** : Plumelec : Caporal Bouétard 1<sup>er</sup> mort de l'opération du Débarquement\* (*effort de mémoire du 1<sup>er</sup> semestre*)
- **18 juin : Sarre et Paris** : Cérémonie commémorative de l'appel du 18 juin 1940 et en souvenir de Victore ITURRIA\*
- **20 juin** : Passation de commandement de la 3<sup>e</sup> Compagnie (*sur invitations*)
- **25 juin** : Passation de commandement de la 4<sup>e</sup> Compagnie (*sur invitations*)
- **27 juin** : passation de commandement de la Compagnie d'instruction Spécialisée (*sur invitations*)
- **2 juillet** : passation de commandement de la Compagnie d'Appui au Commandement (*sur invitations*)
- **Début juillet** (*date non encore définie*) passation de commandement du régiment\*
- **2<sup>e</sup> semaine de juillet** : Fêtes de Bayonne : Penia à Château Vieux
- **14 juillet Bayonne et Paris** (*non encore défini*)
- **29/30 et 31 août** : commémoration des combats de Bazeilles
- **3 septembre soir et 4 septembre** : Sennecey-le-Grand - Participation aux cérémonies de Sennecey de 12 personnes de l'amicale (*Les préparatifs des besoins logistiques sont en cours; dans ce cadre, nous nous permettons de vous informer que les réservations pour vos repas seront à effectuer, en temps voulu.*)
- 26 septembre : AG de l'association (*cette date est susceptible d'être modifiée*)
- 27 septembre : SAINT MICHEL (*cette date est susceptible d'être modifiée*)

\*Les modalités seront précisées ultérieurement par mail



*Le président, Thierry Millot et les membres de l'association transmettent leurs plus sincères condoléances aux familles, proches et amis de nos camarades décédés.*



### NOS PEINES

Ils nous ont quittés



- **Éric IUNG**

Né le 27/03/1954 – décédé le 04/02/2024

Brevet para N° 363006



- **Serge GUIGNON**

Né le 15/09/1934 – décédé le 02/01/2024

Brevet para N° 108830



- **Patrick BERHAUT**

Né le 31/01/1961 – décédé le 27/02/2024

Brevet para N° 427654



- **Alain FIORI**

Né le 13/09/1947 – décédé le 11/12/2023

Brevet para N° 256054



- **Léon LEBRUN**

Né le 29/08/1940- décédé le 19/12/2023

Brevet para N° 150128



- **Jérôme DURIGHELO**

Né le 29/06/1974 – décédé le 14/03/2024

Brevet para N°





### ÉLOGE FUNÉBRE D'ÉRIC IUNG PAR LE COLONEL<sup>(ER)</sup> CHRISTIAN SOUM

C'est avec une immense tristesse que je viens saluer le départ de mon vieil ami, Éric IUNG, en évoquant sa mémoire au travers de quelques anecdotes, comme beaucoup d'entre vous, ici, sont en train de le faire également. Nos itinéraires, avec Éric IUNG, s'étaient séparés depuis bien longtemps, mais il est des liens que le temps ou la distance ne peuvent pas altérer et n'ont jamais altéré.

Il y a 40 ans, je faisais connaissance avec mon Adjudant de compagnie, chef de la section de Commandement, au moment où je prenais la tête de la 3<sup>e</sup> Cie du 6<sup>e</sup> RPIMa, la JAUNE.

C'était en 1983. Il était « Jaune zéro » et j'étais « Jaune » ; ces indicatifs sont toujours restés les nôtres, ils sont devenus la marque de notre estime réciproque.

Cette année-là, à la fin de l'été, notre unité était encore en formation ; nous n'avons donc pas été intégrés au groupement de forces que le Régiment venait de constituer pour partir à Beyrouth. Mais le 23 octobre nous étions prêts et volontaires pour remplacer la Cie du 1<sup>er</sup> RCP qui venait d'être décimée dans l'attentat dirigé contre le Drakkar.

Le choix cependant a été fait d'une relève interne par une autre unité du 1<sup>er</sup> RCP ; c'était pour eux une question d'honneur, une déception pour nous.

Nous fûmes alors envoyés en mission de souveraineté durant 4 mois à Mayotte en guise de compensation ; cela nous permit d'aguerrir nos jeunes soldats dans la mangrove comorienne et poser les bases de cette confiance respectueuse qui ne se démentira plus jamais. Et, finalement, deux semaines à peine après notre retour de Dzaoudzi, nous avons été appelés à rejoindre le Régiment qui se redéployait dans le Sud Liban.

4 mois, à nouveau de vie intense durant lesquels Éric révéla toutes ses capacités, dans les phases opérationnelles comme dans l'organisation logistique. D'un dévouement sans faille, doué d'une intelligence tactique, d'un sens de l'humour en toutes circonstances, il était le type même du soldat au courage tranquille mais inébranlable que tout chef militaire rêve d'avoir à ses côtés. Oui, un beau soldat pour une belle aventure qui a scellé notre amitié pour toujours. On disait qu'il était mon « premier couteau » !

Bien longtemps après, le hasard des opérations a fait que j'ai retrouvé le Capitaine IUNG à Moroni où il était conseiller technique détaché auprès des Forces Armées comoriennes.

Au moment du coup d'état perpétré le jour de la St Michel 1995, il était au côté des Officiers restés fidèles au régime et il a joué un rôle clef dans la défense de la maison de la radio avec celui qui, plus tard, deviendra président de la République Islamique des Comores.

Alors que nous préparions, depuis Mayotte, l'intervention décidée par la France, il a ainsi pu nous faire parvenir des informations précieuses qui ont guidé nos opérations.

Le canal de communication « de Jaune Zéro à Jaune » fonctionnait toujours, un peu comme si nous nous étions quittés la veille.

Ainsi vont les hasards des opérations ; ainsi vont les liens de fidélité.

Je m'associe avec beaucoup d'émotion aux innombrables marques de condoléances qui vous sont adressées, Marie-France, Cédric, Nicolas et Marie-Gabrielle et leurs enfants.

Je vous assure que l'empreinte de ce Grand Monsieur qu'était Éric, votre compagnon, votre père, restera longtemps inscrite au sein de la famille des Paras Colos !

Adieu, REX. Adieu mon vieil ami !



# Nouvelles du 1<sup>er</sup> RPIMa



## COMMANDEMENT DES ACTIONS SPECIALES TERRE

**E**n 1997, l'armée de Terre créa le Groupement spécial autonome [GSA] avec le 1<sup>er</sup> Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine [RPIMa] et le Détachement ALAT des opérations spéciales [DAOS]. Puis, cinq ans plus tard, cette structure devint la « Brigade des Forces Spéciales Terre » [BFST], le 13<sup>e</sup> Régiment de Dragons Parachutistes [RDP] lui étant désormais subordonné. Cette unité ne connut pas de profonds changements lors des réformes du ministère des Armées (Alors ministère de la Défense?) conduites entre 2008 et 2014.

Ce qui ne fut pas le cas en 2016, lors de la mise en œuvre du plan « Au Contact » de l'armée de Terre. À l'époque, il fut décidé de transformer la BFST en « Commandement des Forces Spéciales Terre » [CFST]. Fort de 2 500 militaires environ, il réunissait le 1<sup>er</sup> RPIMa, le 13<sup>e</sup> RDP et le 4<sup>e</sup> Régiment d'Hélicoptères de Forces Spéciales] ainsi que le Groupement d'appui aux opérations spéciales [GAOS], une compagnie de commandement et de transmissions [CCTFS] et l'Académie des forces spéciales [Centre Arès].

En raison de l'évolution de la conflictualité et de la nécessité de prendre en compte les menaces liées aux guerres hybrides et d'influence...? Le dernier plan de transformation de l'armée de Terre, dévoilé en avril dernier, prévoit de faire évoluer à nouveau le CFST.

Ainsi, en plus des unités sur lesquelles il exerçait déjà sa tutelle, il sera rejoint par le Centre interarmées des actions sur l'environnement [CIAE] et par le Centre terre pour le partenariat militaire opérationnel [CPMO]. En clair, il s'agit de lui donner les moyens de développer ses « capacités hybrides et d'influence » et de mener des missions relevant des « PSYOPS » [opérations psychologiques]. En outre, il travaillera en lien avec les ex 6<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> BIMA [Bataillons d'Infanterie de Marine], implantés respectivement au Gabon et en Côte d'Ivoire.

La conséquence est que, depuis le 1<sup>er</sup> janvier, le CFST s'est effacé au profit du « Commandement des Actions Spéciales Terre » [CAST]. Selon les succinctes explications données par l'armée de Terre, celui-ci intègre donc trois nouvelles capacités, à savoir les opérations d'influence, le partenariat militaire opérationnel et la cyberdéfense.

D'autres grandes unités sont appelées à évoluer, quand elles ne l'ont pas déjà fait. Ainsi, certains commandements issus du modèle « Au Contact » vont se muer en structures dédiées à des missions bien précises, comme le Commandement du numérique et du cyber ou encore le Commandement de l'appui et de la logistique de théâtre, qui chapeautera trois brigades [logistique, génie, maintenance].

Enfin, à l'image du CAST, le Commandement du Renseignement [COM RENS] va voir ses prérogatives élargies et deviendra le « Commandement des actions dans la profondeur et du renseignement » [CAPR]. Il sera rejoint par la 4<sup>e</sup> Brigade d'Aéro Combat [BAC] ainsi que par les 1<sup>er</sup> et 54<sup>e</sup> Régiments d'Artillerie [RA].



## COMMANDEMENT DU COMBAT FUTUR

Général Bruno Baratz

**U**n insigne pour le Commandement du combat futur. Nos insignes et emblèmes ne sont pas pour rien dans l'esprit de corps qui nous anime. Ils disent ce que nous sommes et nous rassemblent dans une même volonté de servir et de vaincre. En ce début d'année, je suis heureux de vous présenter l'emblème qui accompagnera la vie du CCF. Décliné de l'insigne homologué par le Service historique de la Défense et agréé par le général Pierre Schill, cette rondache représente Athéna tournée vers l'avenir, figure de sagesse et de stratégie. Elle est associée à la flèche, arme de jet et symbole du but à atteindre; les trois couleurs indiquent que ce nouveau commandement contribue à doter la France de l'armée de Terre de demain pour affronter les défis contemporains. Enfin, les deux lames d'or entrelacées incarnent la dynamique de l'innovation. Elles évoquent le lien indissociable entre le passé et l'avenir, l'expérience et la prospective, soulignant ainsi l'importance du cycle continu d'évolution et de développement au sein des forces terrestres.







# INDOCHINE

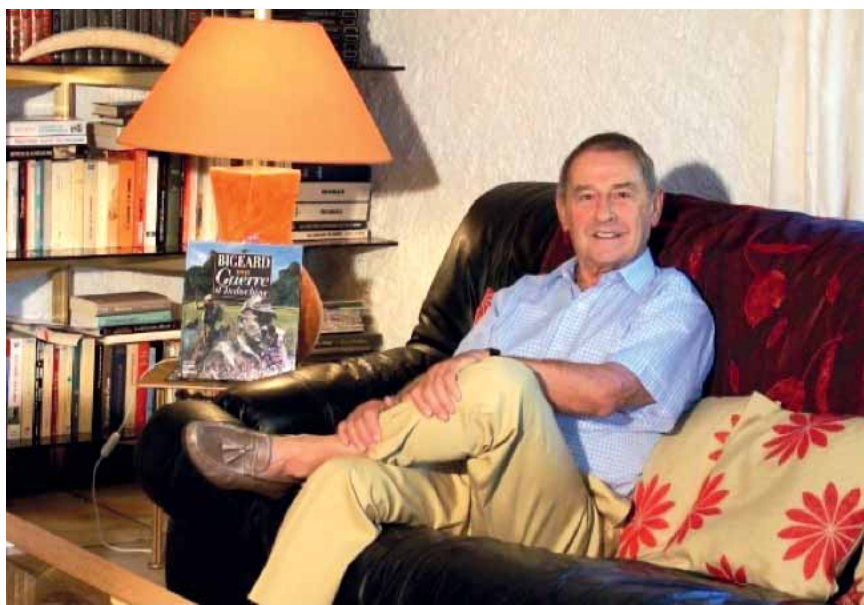
# DIÊN-BIÊN-PHŨ

## IL Y A 70 ANS



PRÉAMBULE

GÉNÉRAL<sup>2S</sup> GUY MÉNAGE



**N**é en 1932, le général Guy Ménage est enfant de troupe en 1945. En 1951, il répond à l'attrait « des affiches en couleurs » pour devenir parachutiste et embrasser l'aventure.

Guy Ménage commencera ainsi sa carrière comme 2<sup>e</sup> classe au 6<sup>e</sup> bataillon de Parachutistes Coloniaux du commandant Marcel Bigeard, et finira son parcours avec le grade prestigieux de général de brigade, après quarante ans d'une vie militaire passionnante, sportive et mémorable.

Après la campagne d'Indochine puis la chute de Diên Biên Phủ le 7 mai 1954, suivie de trois mois de repos bien mérités, Guy Ménage rejoint la demi-brigade à Bayonne et prépare la création d'un escadron de jeeps armées en partance pour l'Algérie, destiné à transformer le 3<sup>e</sup> BPC en régiment, aux ordres de son nouveau chef, Bigeard.

Sa compétence, son courage et son esprit, alliés à une amabilité sans faille, font que Guy Ménage enchaîne rapidement tous les grades avec humilité et dévouement, pour finir par prendre sa retraite en 1992 comme général 2<sup>e</sup> section.



LA BATAILLE DE DIÊN-BIÊN-PHU EST LA DERNIÈRE  
GRANDE BATAILLE DE LA GUERRE D'INDOCHINE.

**L**es troupes du corps expéditionnaire français (unités françaises, coloniales et indigènes) sont commandées par le colonel de Castries qui deviendra général durant la bataille. Les troupes Viêt-Minh sont menées par le général Giap. La bataille se conclut par une défaite française et par une reddition.

### PROLOGUE

En 1953, la guerre n'évolue pas en faveur de la France et le Viêt-Minh qui occupe déjà une large portion du territoire du Laos continue sa progression vers le sud tant que les routes restent praticables.

À partir de la mi-1952, le corps expéditionnaire français en Extrême-Orient tente de bloquer l'avancée des troupes du Viêt-Minh vers le Laos. Les Français avaient commencé à renforcer leurs défenses dans la région du delta de Hanoï pour préparer une série d'offensives contre les zones de regroupement Viêt-Minh au nord-ouest du Vietnam. Ils avaient fortifié les villes et installé des avant-postes dans la zone, jusqu'à Lai Chau près de la frontière chinoise au nord, Na San à l'ouest d'Hanoï, et la plaine des Jarres dans le Nord du Laos.

En 1953, Henri Navarre est nommé commandant en chef des forces de l'Union française en Indochine. Il décide de créer un second camp à Diên-Biên-Phu pour couper la route du Laos au Viêt-Minh.

Diên-Biên-Phu se trouve en pays thaï, à 250 kilomètres au nord d'Hanoï dans une plaine couverte de rizières

et de champs, avec une rivière, la Nam Youn, qui la traverse. C'est le seul endroit plat à des centaines de kilomètres à la ronde, avec une altitude moyenne de 400 mètres. L'habitat, essentiellement composé de maisons sur pilotis, est dispersé. La vallée comporte un ancien aérodrome aménagé par les Japonais durant la Seconde Guerre mondiale. Il est orienté dans le sens nord-sud et dispose de deux pistes plus ou moins parallèles à la rivière.

La vallée, également orientée nord-sud, s'étend sur une longueur de 17 kilomètres. L'espace d'est en ouest s'échelonne de cinq à sept kilomètres. À l'est et au nord-est se trouve une zone de petits mamelons grimpant progressivement vers des sommets boisés qui s'étagent entre 1 000 et 1 300 mètres.

La dénivellation entre la vallée et les cimes des montagnes varie de 600 à 700 mètres. Diên-Biên-Phu est relié au reste du pays par la route provinciale 41 (RP 41), qui conduit à Hanoï, et par une piste qui se dirige au nord vers la Chine, via Lai Chau, capitale du pays thaï.





### OPÉRATION CASTOR

Le 20 novembre 1953, au matin, le général Navarre lance l'opération Castor. Le 6<sup>e</sup> bataillon de parachutistes coloniaux (6<sup>e</sup> BPC) commandé par le chef de bataillon Bigeard et le 2<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs parachutistes (II/1<sup>er</sup> RCP) commandé par le chef de bataillon Bréchnac conquièrent la vallée de Diên-Biên-Phu.

Plusieurs autres unités parachutistes sont larguées en renfort dans l'après-midi et dans les jours suivants. Se trouvent notamment dans ces unités: le 1<sup>er</sup> BPC commandé par le chef de bataillon Souquet, le 1<sup>er</sup> BEP commandé par le chef de bataillon Guiraud, le 8<sup>e</sup> BPC commandé par le chef de bataillon Turret et le 5<sup>e</sup> bataillon de parachutistes vietnamiens (5<sup>e</sup> BPVN) du chef de bataillon Bouvery.

L'ancienne piste d'atterrissage japonaise est rénovée par le Génie à l'aide d'un bulldozer parachuté. Le 25 novembre, le premier avion se pose à Diên-Biên-Phu.

Pendant 4 mois une noria aérienne va acheminer hommes, matériel, armes et munitions dans le camp retranché. L'artillerie et les blindés sont démontés à Hanoï puis acheminés et remontés à Diên-Biên-Phu.

Peu à peu les unités parachutistes sont remplacées par les unités d'infanterie à l'exception du 1<sup>er</sup> BEP et du 8<sup>e</sup> BCP qui resteront au camp jusqu'à la fin des combats.

Le camp est aménagé avec des emplacements de combat, des fortins en bois et en tôle, un vaste réseau de tranchées, un champ de mines et un réseau de fil barbelé. Il n'a pas été jugé nécessaire d'apporter du béton pour renforcer les ouvrages.

### Organisation défensive du camp retranché

Le camp est organisé autour de la piste d'aviation par où arrivent le ravitaillement et les renforts. Le centre principal de résistance est constitué de quatre points d'appui baptisés de noms féminins et installés autour de cette piste.

- À l'ouest de la piste le PA Huguette est tenu par le 1<sup>er</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> REI (Régiment Etranger d'Infanterie).
- À l'est de la rivière Nam Youm le PA Dominique avec le poste Dominique 2 au point le plus haut du camp, est tenu par le 3<sup>e</sup> bataillon du 3<sup>e</sup> RTA (régiment de tirailleurs algériens).
- Au sud de la piste, le PA Claudine comprend le PC

opérationnel, les batteries d'artillerie et le groupe d'intervention GAP2 composé du 8<sup>e</sup> Choc et du 1<sup>er</sup> BEP (Bataillon Etranger de Parachutistes).

- Au sud-est de la piste sur les collines surplombant la Nam Youm, sous Dominique 2, le PA Éliane est tenu par le 1<sup>er</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> RTM (régiment de tirailleurs marocains).



Plusieurs postes avancés sont installés en couverture du centre principal.

- Au nord-est le PA Béatrice est constitué de trois collines et est tenu par le 3<sup>e</sup> bataillon de la 13<sup>e</sup> DBLE.
- Au nord, le PA Gabrielle est installé sur un piton allongé et est tenu par le 5<sup>e</sup> bataillon du 7<sup>e</sup> RTA.
- Au nord-ouest, implanté sur un plateau, le PA Anne-Marie est tenu par des éléments thaïs.
- Un point d'appui éloigné, Isabelle, est implanté à 5 kilomètres au sud du dispositif principal, le long de la Nam Youm. Établi le 15 décembre 1953 par le 2<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> RTA, il est renforcé en janvier par un bataillon du 3<sup>e</sup> REI, par deux batteries d'artillerie de 105 du 10<sup>e</sup> RAC, un peloton de chars. Commandé par le colonel Lalande, sa mission principale est d'appuyer de ses feux le centre de résistance principal.

Des postes déportés sont reliés aux différents points d'appui par un réseau de communication en partie enterré et protégé par des fils barbelés.

Trois zones de largage (DZ) sont aménagées entre les points d'appui au cas où la piste ne serait plus utilisable. La garnison du camp compte près de 10 000 hommes.



### PRÉPARATION VIÊT-MINH

De son côté le Viêt-Minh achemine à dos d'homme et à vélo des canons et du matériel lourd en pièces détachées sur des pistes qu'il taille dans la jungle montagneuse et qui restent invisibles aux reconnaissances aériennes françaises.

Le général Giap aligne près de 70 000 hommes soit quatre divisions d'infanterie et une division d'artillerie. De plus, il compte sur 60 000 auxiliaires pour tracer les routes et pour transporter le matériel.

Il semble que les services secrets français étaient bien renseignés sur ces mouvements et qu'ils pensaient que l'artillerie Viêt-Minh qu'ils croyaient légère serait détruite par les contre-batteries françaises.

Personne n'a pensé que les canons Viets seraient enfouis dans des grottes indécélables tout autour du camp retranché.

Le Viêt-Minh envoie régulièrement des patrouilles pour tester les défenses françaises avant l'assaut. De leur côté les Français entreprennent des sorties mais ils

s'aperçoivent qu'au-delà d'un certain périmètre ils ne peuvent plus avancer.

L'impression générale est que le camp retranché est totalement encerclé. L'état-major s'attend à un assaut massif.

### PREMIERS ASSAULTS DES 13 ET 15 MARS

L'attaque débute le 13 mars par une intense préparation d'artillerie sur le centre de résistance (CR) Béatrice situé le plus à l'est du camp et tenu par le III/13<sup>e</sup> DBLE (commandant Bégot).

Les services de renseignement avaient prévu cet assaut, mais la puissance de feu Viêt-Minh surprend tout le monde. Plusieurs milliers d'obus de tous calibres s'abattent sur le CR. Les abris en bois et en tôle sont pulvérisés. Bégot et ses adjoints sont tués dès le début du bombardement par un tir direct sur leur PC. La radio ne fonctionnant plus, il n'est pas possible de guider le tir des contre-batteries françaises.

L'assaut du Viêt-Minh est donné par les 141<sup>e</sup> et 209<sup>e</sup> régiments de la 312<sup>e</sup> division. Les Viets surgissent des



*Geneviève de Galard*



tranchées creusées à proximité du CR Béatrice. Sans cadres pour les diriger, les légionnaires se défendent comme ils peuvent souvent au corps à corps mais ils succombent sous le nombre.

Au milieu de la nuit, le centre de résistance Béatrice tombe. Comble de malheur, le lieutenant-colonel Gaucher commandant du sous-secteur centre est tué par un coup direct Vietminh dans son abri.

À l'issue de ce combat, les Français réalisent que le Viêt-Minh a réussi à transporter des canons lourds (105 mm) alors que cela paraissait impossible vu la configuration du terrain.

Ni l'artillerie française, ni les bombardiers de l'armée de l'air pas plus que les chasseurs-bombardiers de l'aéronavale ne réussiront par la suite à faire taire les canons Viêt-Minh.

À la suite de cet échec, le colonel Piroth commandant l'artillerie du camp se suicide le 15 mars dans son abri.

Le 14 mars deux régiments de la 308<sup>e</sup> division Viêt-Minh attaquent le CR Gabrielle selon la même

technique que précédemment. Les Tirailleurs algériens du commandant Mecquenem contiennent l'assaut et obligent Giap à ordonner le repli de ses troupes.

L'attaque reprend dans la nuit avec des troupes fraîches de la 312<sup>e</sup> division Viêt-Minh après une grosse préparation d'artillerie. Le V/7<sup>e</sup> RTA est submergé par le nombre et est contraint d'abandonner la position le 15 au matin.

Les renforts composés de 6 chars du 1<sup>er</sup> RCC, d'éléments du 1<sup>er</sup> BEP et du 5<sup>e</sup> BPVN arrivent trop tard.

### **ACCALMIE DU 15 AU 30 MARS**

Cette période est mise à profit par le Viêt-Minh pour reconstituer et réorganiser ses troupes durement éprouvées, pour reconstituer son stock de munitions et pour aménager des tranchées en prévision de la deuxième offensive.

Côté français, le 6<sup>e</sup> BCP de Bigeard est parachuté le 16 mars sur le camp retranché.

Giap qui a perdu beaucoup d'hommes lors des attaques frontales des premiers PA décide de bombarder les points importants du camp, en particulier la piste d'atterrissage qui devient rapidement inutilisable.

Le dernier avion décollera le 27 mars et la convoyeuse de l'air Geneviève de Galard se retrouvera bloquée dans le camp retranché où elle servira d'infirmière jusqu'à la fin de la bataille.

À la suite de plusieurs embuscades Viêt-Minh contre les troupes qui assurent la liaison avec le sous-secteur Isabelle placé au sud du camp retranché, ce dernier est finalement abandonné à son sort.

Le 28 mars, le 6<sup>e</sup> BPC, appuyé par le 8<sup>e</sup> BPC lance une contre-attaque vers l'ouest du camp retranché avec pour objectif de détruire les pièces de DCA du Viêt-Minh qui gênent de plus en plus le ravitaillement par air.

L'opération est un demi-succès: à part des quantités importantes d'armement léger, elle n'a permis de capturer ou de détruire que peu d'armes lourdes (canons de DCA de 37 mm) et se solde par des pertes importantes.

### **ATTAQUES DU 30 MARS AU 4 AVRIL**

Giap donne comme objectif à ses hommes les collines assurant la défense nord et nord-est du centre principal. Dans la nuit du 30 mars, après une intense préparation d'artillerie, la plupart de ces points d'appui tombent à



l'exception d'Éliane 2 et 4. La résistance opposée par le III/3<sup>e</sup> RTA sur Dominique 2 et par le I/4<sup>e</sup> RTM sur Éliane 1 ne fut pas à la hauteur.

Sur Éliane 2 le Viêt-Minh se heurte à une farouche résistance des autres compagnies du I/4<sup>e</sup> RTM renforcées toute la nuit par des unités prélevées sur les autres bataillons et bien appuyées par l'artillerie d'Isabelle.

Au matin du 31 mars, Éliane 2 tient toujours. Le Commandement français décide de lancer une contre-attaque pour reprendre les positions perdues ; le 8<sup>e</sup> BCP reprend Dominique 2 et le 6<sup>e</sup> BCP enlève Éliane 1.

Toutefois faute de troupes fraîches pour relever ces deux unités fortement éprouvées les positions reprises doivent être abandonnées.

Giap continuera ses attaques sur Éliane 2 jusqu'au 4 avril et accusera de lourdes pertes. Il renoncera à enlever ce point d'appui et réorganisera ses troupes.

### BATAILLE D'USURE DU MOIS D'AVRIL

Les opérations d'encerclement et d'asphyxie autour du sous-secteur Huguette à l'ouest comme celui des collines de l'est se poursuivent durant le mois d'avril.

Les colonnes de secours au sol ne réussissent pas à atteindre le camp retranché et les bombardiers en tous genres de l'armée de l'air et de l'aéronavale gênés par une mauvaise météo ont beaucoup de mal à identifier leurs cibles. Les bombes, le napalm et les roquettes déversés sur les crêtes ne réussissent pas à détruire les installations du Viêt-Minh.

Les contre-attaques limitées dans le temps sont menées par les seuls parachutistes qui ne peuvent dépasser les sommets des collines et qui ne sont pas ravitaillés.



Sans relève et sans répit, la garnison est épuisée. Les blessés valides sont réquisitionnés pour défendre la place. Les canons français sont chauffés au rouge et les actes de bravoure se multiplient.

### GÉNÉRAL LANGLAIS (résumé de sa carrière)



Marqué par ce qu'il avait vécu en Indochine et sa captivité dans les camps Viet-Minh, le général Pierre Langlais mettait fin à ses jours, le 17 juillet 1986. Moins médiatique que le général Bigeard, qui fut sous ses ordres, le « Gars Pierre » comme on l'appelait, aura été une figure emblématique de la bataille de Diên-Biên-Phu.

*Né le 2 décembre 1909 à Pontivy, Pierre Langlais est admis à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr alors qu'il n'a pas encore 19 ans. Au sein de la promotion Foch, sa route croise celle du futur général Jacques Massu. À l'issue de sa scolarité, il choisit de servir dans les troupes de marine. En 1930, jeune lieutenant, il est donc affecté 2<sup>e</sup> Régiment d'infanterie coloniale avant de rejoindre l'Afrique Occidentale Française (AOF) pour servir dans une unité de méharistes soudanais. Jusqu'en 1937, il commande le groupe nomade de Timetin au Mali.*

*Capitaine durant la campagne de France de mai-juin 1940, Pierre Langlais rejoint les Français Libres en novembre 1942 puis la 1<sup>re</sup> Armée du général de Lattre de Tassigny. C'est ainsi qu'il prendra part, avec un mépris total du danger tout en étant proche de ses soldats placés sous ses ordres, aux combats de Tunisie, d'Italie, des Vosges et d'Allemagne. La guerre terminée, il est officier de la Légion d'Honneur et titulaire de 5 citations.*

*Après les sables africains et les neiges vosgiennes, le commandant Pierre Langlais se porte volontaire pour*





*l'Indochine. Affecté au Bataillon de marche de la 9<sup>e</sup> Division d'Infanterie Coloniale, il y reste 3 ans avant de servir au Maroc au sein du 5<sup>e</sup> Régiment de Tirailleurs Sénégalais. Mais cette parenthèse est de courte durée car, un an plus tard, il est nommé commandant de la zone nord du Laos. Là, il se distingue à nouveau par ses qualités de chef et de combattant.*

*En 1951, de retour en France, le lieutenant-colonel Langlais prend le commandement de la 1<sup>re</sup> Demi-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes. La quarantaine passée, il passe son brevet parachutiste...*

*Puis, il se porte à nouveau volontaire pour l'Indochine, qu'il retrouve en 1953. Il est alors nommé à la tête du GAP 2, l'un des deux groupements aéroportés placés sous les ordres du général Gilles.*

*Le GAP 2 comprend alors le 1<sup>er</sup> Bataillon Étranger de Parachutistes (BEP), le 5<sup>e</sup> Bataillon de Parachutistes Vietnamiens (BPVN) et le 8<sup>e</sup> Bataillon de Parachutistes de Choc (BPC). Le GAP 1 du LCL Louis Fourcade comprend quant à lui le 6<sup>e</sup> BPC du Chef de Bataillon Marcel Bigeard, le 1<sup>er</sup> BPC et le 2/1<sup>er</sup> RCP. Ses bataillons sont relevés rapidement après leur parachutage.*

*L'opération Castor est lancée le 20 novembre 1953, avec l'objectif de s'emparer de la plaine de Diên-Biên-Phu. Ce qui sera rapidement fait. Mais lors du largage du 1<sup>er</sup> BEP, le lieutenant-colonel Langlais se casse la cheville. Ce qui lui vaut d'être évacué vers Hanoï.*

*Pour autant, l'officier n'en a pas fini avec Diên-Biên-Phu... puisqu'il y reviendra avec sa cheville plâtrée, aux côtés du futur général de Castries, le commandant de la garnison. Par la force des choses, Pierre Langlais va devenir ainsi l'un des principaux acteurs de la bataille. Il est désigné pour commander le « secteur centre » du camp retranché de Diên-Biên-Phu, en remplacement du Lieutenant-Colonel Gaucher, tué le 13 mars 1954, lors de la première attaque Vietminh.*

*« Se portant en permanence sur les points d'appui les plus exposés, il galvanise la résistance par son moral et sa foi inébranlables. C'est de son énergie que la garnison puise son héroïsme », peut-on lire dans l'ordre du jour n° 8 diffusé par le chef d'état-major de l'armée de Terre le 21 juillet 1986.*

*Promu colonel durant les combats, Pierre Langlais croit fermement en la victoire. Demandant des renforts à Hanoï qui ne viendront pas, il s'emporte: « Malgré vous, nous gagnerons cette bataille! ».*

**Le journaliste Erwan Bergot raconte:** « Langlais s'est enfermé dans un silence de menhir. Le béret ramené rageusement sur le front, l'œil glacé, la mâchoire crispée accentuant le creux des joues imprimé par la fatigue et l'insomnie, Langlais ne veut rien entendre, rien expliquer. Simple lieutenant-colonel, Langlais a tout pris à son compte. Il fallait, au milieu de cette débâcle, que quelqu'un restât debout. Même s'il doit se brouiller avec la terre entière, Langlais tiendra, quitte à en crever! ».



À Diên-Biên-Phu, Indochine, 1954 : le commandant Botella, le commandant Bigeard, le capitaine Tourret, le colonel Langlais, le lieutenant-colonel de Seguin Pazzi.

### LE 7 MAI DIÊN-BIÊN-PHU TOMBE

On connaît la suite. À 17 h 30, le 7 mai, Diên-Biên-Phu tombe. Le colonel Langlais fait partie des 11 721 soldats français prisonniers et des 3 290, seulement, qui reviendront des camps de « rééducation » du Vietminh dans un état sanitaire catastrophique.

À peine libéré, le colonel Langlais est envoyé en Algérie pour commander le secteur de Philippeville, puis le 22<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie coloniale, alors engagé dans la région de Marnia. Il y obtient des résultats alors qualifiés de « remarquables » et obtient deux nouvelles citations.

En 1959, le colonel Langlais quitte l'Algérie pour devenir le chef de corps du 7<sup>e</sup> Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine, alors installé à Dakar, au Sénégal. Par la suite, il est nommé adjoint du commandant de la 11<sup>e</sup> Division Légère d'Intervention avant de prendre le commandement de la Brigade aéroportée de Pau. Il est alors promu général.

En 1968, le général Langlais quitte l'uniforme, après avoir été l'adjoint du vice-amiral commandant les



Forces françaises de Dakar et le commandant des Forces terrestres.

« Grand officier de la Légion d'Honneur, titulaire de 12 citations, dont 10 à l'ordre de l'Armée, le général Langlais laisse le souvenir d'un chef prestigieux, dont les exploits de baroudeur ont marqué des générations de jeunes officiers », résumera le général Maurice Schmitt, dans son ordre du jour rendant hommage à ce grand soldat.



*Lieutenant-colonel Bigeard et colonel LANGLAIS libérés par le Viet Minh en septembre 1954 Bigeard quitte définitivement l'Indochine le 25 septembre 1954. Au centre, Cdt VOINEAU*

### DIÊN-BIÊN-PHU - 56 ANS APRÈS TÉMOIGNAGE du Lieutenant-colonel FIORT

16 mars 1954, pour la seconde fois je me trouve dans un avion C 47 DAKOTA au-dessus de Diên-Biên-Phu. Le Lieutenant Barthélemy est notre commandant de bord. Le calme règne, mais les esprits sont tendus. Pour beaucoup c'est notre cinquième saut opérationnel au sein du 6<sup>e</sup> BPC du Commandant Bigeard. Le Lieutenant Trapp commande la 12<sup>e</sup> Compagnie à laquelle j'appartiens; il a pour adjoint le Lieutenant Corbineau. (La 2<sup>e</sup> Compagnie avait pris le nom de 12<sup>e</sup> compagnie lorsque nous étions en opération d'acclimatation dans le DELTA). Cette compagnie avait été formée à Saint-Brieuc par le Lieutenant Le Boudec Lucien auquel nous étions très attachés. En six mois il nous avait appris toutes les bases du combat et le reste!... Grand, élancé, fin visage d'intellectuel à lunettes, ferme, bienveillant, calme et serein. Il avait pris le Commandant de la « 12 »

au départ du capitaine Meret, ancien S.A.S très décoré, au cours de cette opération.

Malheureusement et à notre grand regret, il devait nous quitter pour commander la 6<sup>e</sup> CIP (à base de Vietnamiens) Les blagues habituelles laissent la place au silence.

Seul le ronronnement des moteurs tend à nous assoupir avec nos équipements plutôt chargés. Je suis tireur FM, ce n'est pas facile avec tout ce barda. Le temps est clair cet après-midi-là, avec quelques turbulences. Après deux heures cinquante de vol, nous débouchons sur la cuvette. Nos chefs nous ont avertis que l'affaire ne serait pas facile.

Debout! Accrochez! Feu vert: me voilà dehors avec mes camarades à 150 mètres au-dessus de la zone de saut Simone au Sud-est de Diên-Biên-Phu. Rapidement, nous nous rendons compte que le Vietminh harcelait la zone de saut. Nous faisons connaissance avec l'artillerie!... ce n'est pas très agréable! Déjà la première fois où nous avons pris Diên-Biên-Phu, le 20 novembre 1953, nous étions tombés sur une compagnie Viet à fort effectif qui manœuvrait sur la ZS Natacha une centaine de morts « comptés » chez eux, une quinzaine dans nos rangs (6<sup>e</sup> BPC Commandant BIGEARD; 2/1 RCP Commandant BRECHIGNAC, 1<sup>er</sup> BPC Commandant SOUQUET et PC EDAP Commandant FOURCADE), sans être trop facile, puisque cela a duré, toute la journée. Mais là c'est autre chose! Nous n'étions pas habitués à l'artillerie. Il y a des blessés, le Caporal-Chef HAMEL des armes lourdes du bataillon, a un bras arraché. Il chantonne pour couvrir sa douleur (dixit la photo qui a été diffusée dans le monde entier avec au recto la prière du para du Lieutenant André ZIRNHELD). Du courage, une force exceptionnelle. Le Commandant BIGEARD s'est foulé une cheville. Comme toujours, il fait face. Il y a des blessés, mais pas de pertes graves.

Après le regroupement, exfiltration. La douzième compagnie commandée par le Lieutenant Trapp (une figure: grand, sec, ferme, très calme, toujours un petit sourire sous ses fines moustaches) rejoint ses emplacements, c'est-à-dire au pied des Éliane. Il a pour adjoint le Lieutenant Corbineau, très brun de cheveux, jeune plein de fougue, de foi et d'allant, fin et intelligent, d'une très grande sensibilité. Nous l'aimons beaucoup.







Pas de poste de combat, mais un axe de protection : les Éliane. À gauche, un bataillon Thaï, devant sur Éliane 1, un bataillon qui n'offre pas toutes les garanties que l'on serait en droit d'espérer dans une pareille situation. À droite, rien !

Pas de Blockhaus. Les petites pelles de type US dépliables fonctionnent à plein rendement. Pas un morceau de bois ou même de bambous pour faire un semblant de toit que l'on pourrait recouvrir de terre. De plus, deux mortiers de 120 sont venus s'installer en contrebas des Éliane. Vite repérés, qu'est-ce qu'ils prennent, nous aussi avec nos abris de fortune. Néanmoins, nos artilleurs ont le moral, comme toujours et il en faut.

Le 8<sup>e</sup> Choc a sauté le 21 novembre 1953, depuis il est là ! Omniprésent, il a fait toutes les opérations ou reconnaissances, maintenu le moral dans un contexte opérationnel. Le Commandant Tourret est une figure légendaire chez les parachutistes. Il était très apprécié lorsqu'il était au 6<sup>e</sup> BPC l'adjoint du Commandant Bigeard, en particulier, lors du repli dramatique de Thulé dans le pays Thaï.

Voici le portrait que j'ai fait sur cet homme sortant du commun rapporté par le Commandant André Galabru dans le livre qu'il a écrit sur l'officier, en tous points remarquables, « Capitaine TOURRET, commandant le 8<sup>e</sup> Choc à DIÊN-BIÊN-PHU ».

La semaine qui suit, ma section, commandée par le Sergent-Chef Baliste, tente une reconnaissance derrière les « Éliane ». Nous constatons que les Viets ont creusé des tranchées. Une vraie toile d'araignée. Ils nous laissent nous engager avant de déclencher le feu. Ça tire de partout, nous faisons face et nous nous replions tant bien que mal sur notre position. L'Adjudant PRIGENT a fait un tir de barrage efficace avec une 12,7. Je constate qu'une balle a traversé la crosse de mon FM Il faut reconnaître que ce jour-là nous avons eu une sacrée chance.

Le 28 mars, une intervention est lancée vers l'ouest visant les batteries anti-aériennes installées de Bang Ong Pet à Ban-PC. C'est un succès (éléments d'attaque : 6<sup>e</sup> BPC, 8<sup>e</sup> Choc, éléments d'appui ; 1<sup>er</sup> BEP, les chars d'Isabelle ; élément de recueil : 1/2 R.E.I). L'ennemi perd 400 tués, vingt prisonniers, et plusieurs mitrailleuses et

canons. Nous, nous déplorons 13 morts parmi lesquels mon camarade Brotons.

Le 30 mars, bien que le Colonel LANGLAIS soit venu lui-même avec le Commandant Bigeard réorganiser les défenses des points d'appuis des « Éliane » et des « Dominique », les Viets montent à l'assaut à 18h45 après un violent tir d'artillerie. Ils occupent sans coup férir « Éliane 1 » et « Dominique 2 ». Avec mon FM, je suis près du Lieutenant Corbineau et d'une partie de la compagnie. Nous faisons un tir de barrage à partir de nos positions de fortune et tirons sur tout ce qui descend. Les Viets sont stoppés net. Éliane 1 n'a pas tenu plus de 3 heures.

À présent, il faut reprendre cette position qui débouche à zéro sur le reste des défenses de Diên-Biên-Phu. Après plusieurs tentatives infructueuses, nous creusons une tranchée à mi-pente d'Éliane 1.

L'assaut est prévu le 10 avril. Après un tir d'artillerie déclenché vers quatre heures du matin. La veille, deux chasseurs de type Hellcats de l'Arromanche ont largué des bombes de 250 kg. L'un des chasseurs est coupé en deux par un coup au but, le pilote réussit à s'éjecter mais tombe chez les Viets. Le 10 avril, vers six heures du matin, nous nous engageons dans notre petite tranchée. Le caporal Garander (il mourra dans l'ambulance qui le ramenait, blessé par un obus de plein fouet) est en tête, je suis second, le reste suit. Nous arrivons sur la zone ? Je ne suis pas fier, les autres non plus, compte tenu du pilonnage d'artillerie, nous pensons que l'affaire est dans le sac. De plus, nous avons avec nous un D.L.O. qui fait ajuster les tirs au ras de nos moustaches. Brusquement, une pluie de grenades à manche nous tombe dessus, enfin un peu plus bas, compte tenu de la pente, sauf





une qui explose à un mètre: huit éclats (heureusement que ces grenades ne sont pas très efficaces). Vers midi, le Sergent Miossec et moi abordons la position la plus haute d' « Éliane 1 » et sautons dans un trou où nous attend un bo-doï qui tire une rafale, je prends une balle dans le bras droit et je lâche mon FM. Il va remettre ça mais Miossec est là, il le descend du premier coup avec sa carabine US.

Nous ne tenons que la moitié de la position mais à quel prix! L'adjudant Prigent, le Sergent-Chef Baliste et le Caporal Faubel et bien d'autres sont tués ou gravement blessés. La moitié des effectifs de la douzième compagnie est rayée des contrôles. La compagnie du Lieutenant Lepage a aussi sérieusement dégusté. Avec l'aide de deux lance-flammes la colline est occupée. Au soir, le 2/1 R.C.P. prend la relève avec l'aide de deux compagnies du B.E.P et deux compagnies du 5° B.P.V.N. C'est ainsi qu' « Éliane 1 » tiendra presque jusqu'à la fin.

Nous réorganisons nos effectifs avec des éléments épars de la 12° compagnie créée à Saint-Brieuc, je retrouve le Lieutenant TRAPP qui a perdu deux radios, le Sergent

Miossec qui a été blessé au pied, le première Classe Reimann. Les autres sont blessés, morts ou affectés ailleurs: il y a tellement à faire pour contenir l'avancée des Viets. Le 15 avril, le Commandant Tourret crée le point d'appui Opéra sur le drain avec son 8° B.P.C., en protection de la piste d'aviation. Après différentes interventions sur les « Éliane », sur le drain, je me retrouve sur « Éliane 10 ». On voit arriver un sergent qu'on ne connaît pas. Le lendemain, le sergent disparaît, je ne sais pas ce qu'il est devenu!... Je rends compte au Lieutenant Trapp; il me demande de former un groupe: voltige et pièce FM. Ce que je fais avec le Première Classe Mathieu, deux jeunes qui viennent de sauter et deux Vietnamiens. Moi, je commande la pièce FM avec un tireur et un chargeur vietnamien.

Ma mission est simple: je dois flanquer un glacis en protection du blockhaus du Commandant Thomas qui commande à présent le 6° B.P.C. Vaste programme... Je suis néanmoins encouragé par le Lieutenant Trapp qui se trouve un peu plus haut, toujours debout portant lui-même le poste radio sur le dos car son dernier radio



s'est fait tuer. Je réalise que cette mission est suicidaire, c'est le moins que l'on puisse dire.

Enfin, j'ai confiance, je n'imagine pas la chute de Diên-Biên-Phu. Comme prévu, le 6 mai vers 5 heures, les tirs de harcèlement font place au matraquage. Tout y est : 105, mortier, orgues de Staline. Je vois disparaître le Lieutenant Trapp sous une déflagration d'obus. Je me précipite, soulève la poutre et le voici qui réapparaît couvert de poussière. Il me dit : « Ça va FIOR, ce n'est pas pour cette fois ». Il a toujours son petit sourire en coin et son poste radio sur le dos... Je lui explique ma situation, il me dit de faire pour le mieux.

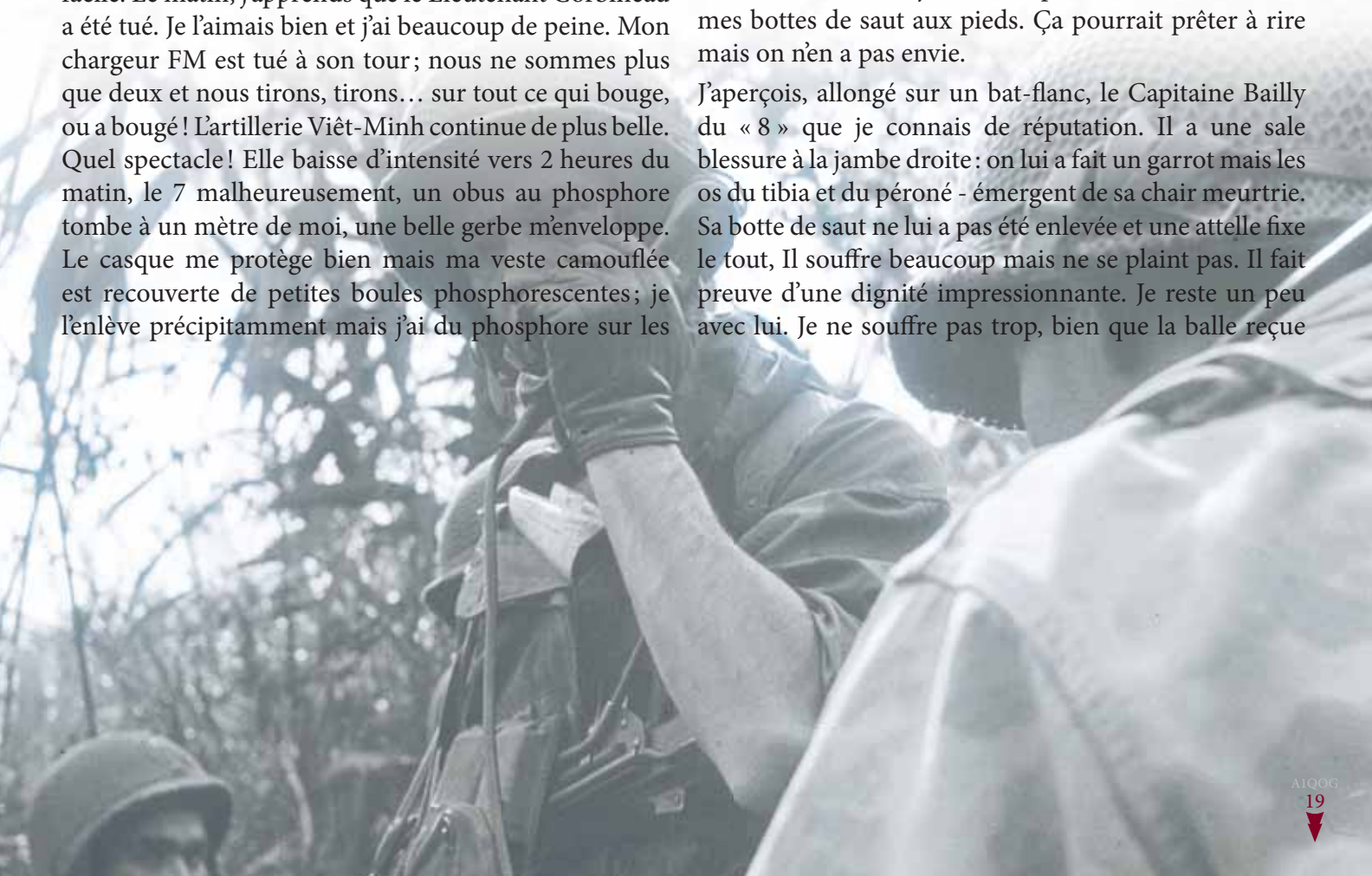
Je rejoins mon groupe, mon tireur FM me dit : « Chep, c'est équipe Mathieu tous chêt (morts) ». Je vais voir : hélas, ils n'ont pas eu la chance du Lieutenant Trapp un obus les a broyés. Nous voilà donc réduits à trois pour protéger le PC du Commandant Thomas ! Mes camarades sont occupés à d'autres tâches. Il faut être partout. Il n'empêche que je me sens bien seul. J'assume la mission : continuer à flanquer avec mon tireur FM (qui ne faiblit pas) le blockhaus du Commandant Thomas. Le Lieutenant Trapp cherche ses troupes, ce ne doit pas être facile. Le matin, j'apprends que le Lieutenant Corbineau a été tué. Je l'aimais bien et j'ai beaucoup de peine. Mon chargeur FM est tué à son tour ; nous ne sommes plus que deux et nous tirons, tirons... sur tout ce qui bouge, ou a bougé ! L'artillerie Viêt-Minh continue de plus belle. Quel spectacle ! Elle baisse d'intensité vers 2 heures du matin, le 7 malheureusement, un obus au phosphore tombe à un mètre de moi, une belle gerbe m'enveloppe. Le casque me protège bien mais ma veste camouflée est recouverte de petites boules phosphorescentes ; je l'enlève précipitamment mais j'ai du phosphore sur les

genoux qui pénètre dans ma chair comme des pierres dans l'eau. C'est impressionnant de voir ces petites bulles briller à l'intérieur. Aveuglé, par l'explosion, je ne réalise cela qu'un bon moment après et je vois des Viets, ceux des premières vagues, qui me passent par-dessus la tête, sautant de tranchée en tranchée.

La première surprise passée, je réalise qu'ils se regroupent au centre d'«Éliane 10 » pour faire un nettoyage progressif partant en étoile vers l'extérieur. Il doit être 3 heures du matin ce 7 mai. Je décide de rejoindre la position du Commandant Thomas.

Je récupère le FM et pénètre dans le blockhaus. Je fais connaissance avec le Commandant Thomas qui me demande quelques précisions sur la situation extérieure. Je lui explique que les Viets se regroupent au centre du point d'appui. Il y a là une dizaine de personnes dont le Lieutenant Samalens. Par radio, on demande ce qu'il est possible de faire contre le phosphore qui me ronge les genoux. Un médecin me répond qu'il faut faire un plâtrage de boue. Ce que je fais et j'ai alors au moins la satisfaction de ne plus voir ces sacrés petits points jaunes. Je me retrouve donc torse nu, le casque lourd sur la tête, les deux jambes du pantalon déchirées avec mes bottes de saut aux pieds. Ça pourrait prêter à rire mais on n'en a pas envie.

J'aperçois, allongé sur un bat-flanc, le Capitaine Bailly du « 8 » que je connais de réputation. Il a une sale blessure à la jambe droite : on lui a fait un garrot mais les os du tibia et du péroné - émergent de sa chair meurtrie. Sa botte de saut ne lui a pas été enlevée et une attelle fixe le tout, Il souffre beaucoup mais ne se plaint pas. Il fait preuve d'une dignité impressionnante. Je reste un peu avec lui. Je ne souffre pas trop, bien que la balle reçue





le 10 avril dans le bras droit sur « Éliane 1 » suppure encore et qu'un abcès se soit formé. Mes pensées vont plutôt vers ce jeune Capitaine qui, malgré tout, cherche à savoir ce qui se passe au-dessus de lui. Il reste calme et serein avec un sang-froid remarquable. Néanmoins, il ne se fait aucune illusion sur l'issue de la bataille et me dit avec insistance qu'il ne pourra pas sortir du blockhaus en cas de reddition, ce qui ne saurait tarder. Je lui dis que je ferai du mieux que je peux pour l'aider. Vaine promesse!...

Vers quatre heures du matin, le Sergent-Chef Ménage, en liaison avec le Commandant Bigeard, détruit son poste radio et tente une sortie seul en vue de rejoindre le PC central. Plus tard, j'apprendrai qu'il a été blessé gravement. Les Viets tirent sur tout ce qui bouge. À l'intérieur du blockhaus, l'ambiance est maussade. L'État-Major du Commandant Thomas ne sait que faire, les ordres ne passent plus mais nous savons que si nous devons nous rendre, il sera hors de question de hisser un drapeau blanc. Nous tenons les deux entrées du mieux qu'il est possible de le faire. Les Viets jettent deux grenades par les orifices de ventilation. Heureusement que leurs grenades sont de mauvaise qualité et que le blockhaus est fait de telle sorte qu'il y a des caches mais le souffle nous ébranle. La position devient intenable.

Le 7 mai, vers 6 heures du matin, les Viets réussissent à glisser par les deux entrées, des pains de bangalore fixés à des perches de bambou. Le Commandant Thomas fait dire par un vietnamien que nous nous rendons, pas

de drapeau blanc! Les Viets nous précisent que nous devons sortir sans arme, les mains en l'air. Ce que nous faisons sans ordre hiérarchique. Au passage, je salue le Capitaine Bailly qui me recommande de leur dire qu'il est blessé et ne peut se déplacer. Je le réconforte et le lui promets. Je quitte le blockhaus à la naissance du jour. Il y a du Viet partout. Je tente d'expliquer vraisemblablement à un cadre qui brandit un pistolet automatique, qu'à l'intérieur, il y a un officier gravement blessé. Pour toute réponse, il me colle son pistolet sur la tempe en m'invectivant. Je ne demande pas mon reste. J'ai bien cru qu'il allait tirer. J'ai toujours son regard en mémoire!...

Quel spectacle, nos tranchées sont remplies de cadavres des deux camps. Certains bougent encore. Les Viets ne nous ménagent pas! Nous contourrons Éliane 10 pour nous approcher le plus près possible de la tranchée qu'ils ont creusée. Il y a trente mètres à franchir à découvert pour la rejoindre. Notre mitrailleuse quadruplée tire sur cet axe de passage. Les bo-doï nous ordonnent de passer par petits groupes.

Le lieutenant Samalens est tué devant moi. Je pense que les Viets l'ont fait en toute connaissance de cause parce qu'aucun d'eux n'est passé par là. Ils nous ont dit « Vous voyez les Français Capitalistes vous tirent dessus... ». L'artillerie tire toujours tout-azimuts. Leurs tranchées sont comme les nôtres, pleines de boue, c'est la saison des pluies. Le Commandant Thomas est devant moi. Nous arrivons derrière les Éliane.





Un Viet nous arrête, les deux jambes à cheval sur la tranchée, arme pointée dans notre direction. Il nous demande dans un excellent français: « Y a-t-il un officier parmi vous? ».

Le Commandant Thomas lève le bras, il n'a pas le choix. Immédiatement, il est emmené sur les Éliane sans même avoir le temps de nous dire au revoir. Il est clair que le commandement Viet veut des renseignements de première main sur les quelques positions qui tiennent encore.

Mes pieds se sont enfoncés dans la boue des tranchées, je devrais dire qu'ils ont été aspirés. Un bo-doï nous ordonne de repartir. Désespérément, je tente d'extraire mes pieds de cette boue gluante. Sa mitrailleuse pointée dans ma direction, le Viet me dit dans sa langue de partir, sinon il tire. Pas besoin de traduire. Mes efforts viennent à bout de cette succion mais, en partie



seulement, car j'y laisse une botte de saut. Je veux la récupérer mais le bo-doï pointe son arme sur moi et je change vite d'avis! Me voici à cloche-pied, torse nu, pantalon déchiré, une botte au pied, le casque sur la tête. J'enlève la botte pour mieux me déplacer. C'est une expérience, pour un Européen, de marcher pieds nus... Au soir, nous arrivons à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Diên-Biên-Phu. Nous passons près de fausses positions d'artillerie Viet qui avaient pour but de leurrer notre aviation. Nous sommes au pied de montagnes d'où les armes lourdes Viêt-Minh tiraient en toute sécurité. Là, se tient un groupe d'une vingtaine d'hommes (sous-officiers, et hommes de troupe de race blanche). Certains ont pu emporter des musettes avec des boîtes de ration. Personne ne partage, moi je n'ai rien à partager. On ne nous donne rien à manger. Cela durera trois à quatre jours. Vers le 10 mai, un commissaire politique nous dit que DIÊN-BIÊN-PHU est tombé. Nous n'y croyons pas! Il faut pourtant se rendre à l'évidence. Le moral n'est pas au beau fixe... Il nous dit que nous allons rejoindre la colonne de prisonniers. Une maigre distribution de riz est faite.

Certains ont quelques vivres sur eux; je suis surpris de voir que les Viets ne les leur ont pas confisqués. Moi je ne m'inquiète pas car je n'ai rien à perdre, sinon ma jeunesse: je n'ai pas encore vingt et un ans.

Dans le groupe, je repère un Adjudant-Chef petit et trapu, du genre montagnard basque. Il est pieds nus avec une paire de bottes de sauts en sautoir sur l'épaule. Il s'appelle Papalia; il est du 8<sup>e</sup> Choc. Je lui demande pourquoi il ne porte pas ses chaussures; il m'explique qu'il les a prises au hasard lorsqu'il a été fait prisonnier



mais qu'elles ne lui vont pas. Je n'ai pas d'échange à faire mais il me propose avec gentillesse de les essayer. Quelle joie, elles sont exactement à ma pointure ! Il me les donne. Je suis éperdu de reconnaissance. Devant ma détresse, un autre m'offre un dessus de survêtement bleu. J'en coupe les manches pour en faire des chaussettes.



Avec le reste, je me recouvre la poitrine. J'ai toujours mon casque et mon pantalon brûlé, déchiré, mais j'ai le minimum pour pouvoir faire face à ce qui nous attend. Papalia a trente-sept ans, il habite dans le Pays basque ; il est marié mais il ne parle pas de sa vie privée. Je pense qu'il est d'origine grecque. Le lieu, la différence d'âge ne prêtent pas aux confidences. Il n'empêche que nous devenons très amis.

Le Commissaire politique nous loue la grande clémence du Président Ho Chi Minh qui va nous permettre de rejoindre nos camarades prisonniers victimes du capitalisme américain. « Ensemble », ajoute-t-il, « Nous pourrions suivre une rééducation appropriée... notre cas qui est très grave ». Encadré par de jeunes soldats, notre groupe se met en route pour rejoindre la colonne de prisonniers, trois ou quatre jours plus tard. Là, je reste pantois, moi qui me croyais tout seul devant le blockhaus du Commandant Thomas : la colonne s'étend à perte de vue sur la piste qui serpente et s'enfonce vers le Col des Nuages. Les autochtones ont été séparés des blancs. Je dis à Papalia qu'il fasse attention avec son type méditerranéen... Il n'apprécie pas ma plaisanterie qui, en fait, n'est pas très bonne. Au dixième jour de marche forcée en pays thaï, nous voyons un officier français décontracté, se détacher d'un groupe qui vient de

descendre d'un camion Molotova, s'approcher de nous. C'est le Commandant Tourret qui a reconnu les paras. Il nous parle, nous dit qu'il ne faut pas perdre courage et que nous ne devons pas désespérer. : « Dieu est avec nous ». Il ignore les bo-doïs menaçants qui veulent l'en empêcher. Ces quelques paroles nous font chaud au cœur. Elles nous seront bien utiles pendant les trente jours de marche qu'il nous reste à faire. Élégant, il repart. Aujourd'hui encore, je revois sa silhouette se découper dans la transparence bigarrée de la végétation... Je ne pourrai jamais oublier ce moment qui reste fixé dans ma mémoire. Là, on nous divise par groupes de cent hommes. Je réussis à rester avec mon ami Papalia qui commence à souffrir des pieds. Il glisse, je l'aide du mieux que je peux. Pour l'instant, je suis à peu près en forme grâce à l'entraînement que j'ai eu et à ma jeunesse. Il nous a été distribué quatre jours de riz dans des boudins. J'ai récupéré une boîte de ration vide qui me sert d'écuelle. Je fais cuire mon riz et celui de Papalia dans mon casque. La colonne s'ébranle, la longue marche commence dans un pays de pleine montagne rendu difficile par la saison des pluies. Notre ration se réduit à du riz simple. La longueur des étapes varie de vingt à quarante kilomètres selon l'humeur du chef de convoi ou bien en fonction des points de ravitaillement qui ne se trouvent pas nécessairement au lieu de bivouac. Il faut, tous les trois ou quatre jours, reconstituer les vivres pour l'ensemble du groupe. Les plus solides sont « volontaires » d'office. Je n'y coupe pas et je prends, en plus de la charge qui m'est imposée, celle de Papalia. Il est rare que les stocks de vivres soient proches ; bien souvent, ils sont situés à cinq ou dix kilomètres. Parfois, il faut revenir avec plus de trente kilos de riz sur le dos ; alors, ce jour-là, on a droit à une journée de repos. Je remarque que les bo-doïs portent leur propre charge sur des bicyclettes Peugeot. Néanmoins, je trouve davantage à faire ces corvées car je parviens quelquefois à subtiliser des produits de première nécessité comme du sucre, du poisson séché, etc... que je dévore sur place. C'est risqué car il nous a bien été dit que nous serions « fusillés sévèrement » si nous étions pris à voler le bien du peuple laborieux.

Mon pauvre Papalia souffre beaucoup : il a les pieds en sang mais il résiste. À trente-sept ans, il a du mérite.



Parfois, je le vois glisser dans la boue. Il pleut sans cesse. Deux pas de gagné, un pas en arrière et ça recommence. Les pentes sont raides en pays thaï. Il lui arrive de perdre courage. Un jour, il refuse de repartir. Je le bouscule et lui dis que nous n'avons jamais revu ceux qui se sont arrêtés et il y en a eu!... Je lui prends son boudin de riz, il repart, je le pousse, « la machine humaine » se remet en route. Nous traversons les villages thaïs, vides d'habitants. Les Viets nous disent qu'ils ne peuvent pas nous y mettre à l'abri car les paysans nous vouent une telle haine qu'ils seraient capables de nous tuer. Ce qui est faux! Mais, pour nous le prouver, ils organisent ce que l'on pourrait appeler « le lancer de pierres obligatoires » : quelques paysans sont alignés sur notre passage et, sans grande conviction, nous lancent quelques pierres... Pas d'invectives, ils ne disent rien et baissent la tête (c'est la seule fois que j'ai vu pareil spectacle, personne n'a par ailleurs été blessé). Bref, toutes les nuits que le Bon Dieu

fait, nous couchons à même le sol, sous la pluie... et elle tombe!

À nos questions « Où allons-nous? Combien de kilomètres... à faire ». Toujours la même réponse! « Encore cent kilomètres »! Je commence à reconnaître la région où nous sommes passés au retour de l'opération de Thulé: voici Son La, Nasan, le Col de Conoï; nous prenons la direction des calcaires. Nous comprenons que notre destination se trouve dans le Delta. Le terrain y sera plus facile. Papalia est toujours là, il semble aller mieux. Ses pieds se sont endurcis. Après bien des difficultés, nous arrivons le 18 juin 1954 au Camp 70. Nous sommes cent quatre-vingt-deux. Papalia reste avec moi. Les autres ont été dispersés dans d'autres camps.

Le Camp 70 est un petit village abandonné en terre de bambou avec un toit en paille de riz. Nous y sommes au moins à l'abri mais dans le Delta nous retrouvons les



moustiques. L'eau n'y est pas limpide comme dans les montagnes. Les corvées reprennent tous les jours. Pour aller chercher un fagot ou du riz, il faut faire cinq à dix kilomètres, quelquefois davantage ; aller et retour, ça fait le double ! Je suis toujours volontaire car il y a toujours quelque chose à grappiller. Papalia, dont les pieds sont comme ceux des Méos, est volontaire également. Un jour sur deux, il y a des cours d'éducation politique. Pendant la longue marche, les Viets s'y étaient déjà essayés sans succès aucun. Mais là, c'est autre chose car il faut participer, faire son autocritique, sinon pas de riz ! Je me rends compte à quel point nous sommes maigres, sales et barbus. Les Viets ont bien du mal à nous faire reconnaître les bienfaits du Président Ho.

Les premiers prisonniers succombent au désespoir. Ils se couchent à l'ombre et ne se réveillent plus. Chaque jour, il y en a un ou deux. Une case en bambou a été montée à l'écart du village que les Viets ont appelé « infirmerie ». Nous, nous avons vite fait de le baptiser « mouroir ». Les morts sont enterrés à même la terre, à côté de « l'infirmerie » et des feuillées que nous avons creusées.

Deux français déserteurs viennent nous porter la bonne parole de l'oncle Ho. Nous avons le cœur serré. Nous ne comprenons pas leurs propos quand ils nous accusent de tous les péchés de la terre. Nous sommes tellement fatigués que leurs diatribes nous passent par-dessus la tête. De toute façon, les conditions dans lesquelles nous vivons ne nous incitent pas à applaudir à tout rompre. On nous rappelle qu'un pays révolutionnaire comme la France n'aurait jamais dû faire la guerre au service du grand capitalisme américain. Le Chef du camp nous annonce qu'à l'occasion du 14 juillet 1954, il y aura une « Grande Fête », avec un bon repas (Il a dit un repas spacieux), nous rigolons dans notre barbe ; nous pourrions écrire à nos parents, nous chanterons mais, pour cela, nous devons apprendre l'Internationale. Nous rétorquons que la Marseillaise est un chant né de la révolution française. Après bien des palabres, le « Chef » accepte que la Marseillaise soit chantée mais après l'internationale.

Le 14 juillet arrive. Debout vers sept heures, cours politique jusqu'à midi. On nous distribue une feuille de parchemin à chacun (c'est pour la lettre) et l'on nous donne un encrier et un porte-plume pour l'ensemble



des prisonniers (on doit être encore plus de cent-vingt en vie) Le premier commence à écrire, mon tour ne viendra, avec celui de Papalia, que vers vingt et une heures. Vient l'Internationale, il n'y a pas beaucoup d'enthousiasme. Du coup, le chef de camp nous interdit de chanter la Marseillaise. Le repas consiste en deux poulets cuits pour les cent vingt prisonniers ; ils sont servis à même le riz avec quelques légumes verts, un demi-sucre de canne, une demi-banane. Voilà le repas tant attendu du 14 juillet. Nous ne rions plus...

Mes parents n'ont jamais reçu ma lettre bien que j'aie suivi les consignes de préciser que : « Grâce... à la clémence du grand Président HO CHI MINH, nous sommes très bien soignés, nous ne manquons de rien ! etc... etc... ».

Le lendemain, corvée de fagots à dix kilomètres du camp. Je me souviens d'avoir pu voler quelques fruits. Au retour, je sens mes jambes qui flageolent, la fièvre vient, j'ai la diarrhée... J'ai du mal à marcher et à porter mon fagot. Papalia me le prend. J'arrive au camp péniblement. Illico, je suis mis à l'infirmerie mais sans y recevoir de soins car il n'y en a jamais. Je comprends que la dysenterie commence à me ronger, le paludisme s'en mêle. Je ne veux plus manger, mais je veux boire, boire, Papalia est là qui vient me voir deux à trois fois par jour. Il me reconforte, m'engueule, me soigne du mieux qu'il peut. Il me fait bouillir mon eau, m'apporte des petites choses qu'il chaparde au cours des corvées. Les gardiens viennent nous voir avec des masques en tissu sur le visage. Tous les jours, il y a des morts qu'on enterre à même la terre. Je reste indifférent à tout cela. Je suis hors du temps. Papalia me dit qu'il y a une conférence à





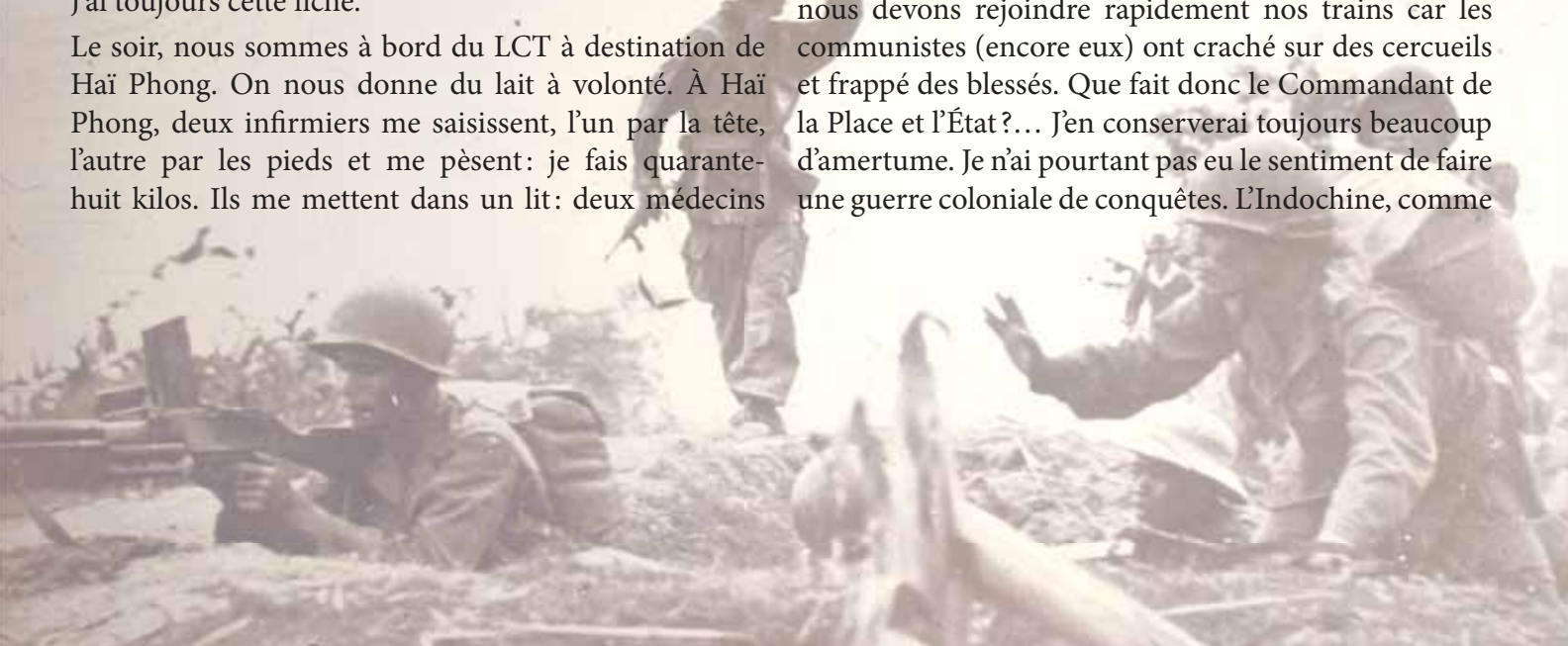


Genève menée par Mendès-France. Quelques jours plus tard, un gardien tout excité arrive en courant pour nous dire en criant : « La guerre est finie ! La guerre est finie ! Vous allez être libérés ! ». Cette nouvelle me réveille. Je me rappelle que ma mère nous donnait des granulés de charbon lorsque nous avions mal au ventre. Je demande à Papalia de m'apporter du charbon écrasé, Il me dit que je suis fou mais il me l'apporte. Je mange mon charbon, il n'est pas facile à avaler mais il enrayer la dysenterie. Je mange tout ce que peut m'apporter l'ami Papalia. Je pense qu'il se prive pour moi. Il m'oblige à marcher un peu. Les réflexes reviennent. À présent, la libération se concrétise. Nous devons rejoindre Sam Son. Pour s'y rendre, il faut marcher une trentaine de kilomètres, le reste se faisant en sampan. Les mieux portants, dont Papalia, m'aident et nous arrivons à Sam Son, cahin-caha. Là, les Viets nous rasant, nous donnent une tenue de toile : une veste, un casque fait de fibres végétales, une paire de tongs et un éventail. Tout ça, pour la Commission d'Armistice et de Libération. Personne n'est dupe, il faut voir dans quel état nous sommes ! Les Viets ne réussissent pas à nous faire défiler devant les caméras soviétiques. On m'a allongé sur une natte avec d'autres camarades. Un médecin commandant français me pose quelques questions. Il prend des notes sur une fiche en papyrus remise par le Viet Minh « URGENT » : « dysenterie, paludisme, bérubéri, importante anémie ». J'ai toujours cette fiche.

Le soir, nous sommes à bord du LCT à destination de Haï Phong. On nous donne du lait à volonté. À Haï Phong, deux infirmiers me saisissent, l'un par la tête, l'autre par les pieds et me pèsent : je fais quarante-huit kilos. Ils me mettent dans un lit : deux médecins

et deux infirmières sont autour de moi. Les ordres fusent : piqûres, transfusions, etc... Mon cœur s'emballa à 160. Un infirmier me veille toute une nuit. Quelle disponibilité que celle du corps médical ! Je suis sale, on me lave sur le lit avec un gant. Trois infirmières viennent me porter sous une douche mais, compte tenu de mon état, seulement 2 à 3 jours après mon arrivée. Elles me décroissent à fond tout en racontant des blagues. Papalia n'est resté que quelques jours, il est rapatrié rapidement. Le médecin me prescrit de rester à l'hôpital Saint Dominique pour me retaper un peu. Libéré le 29 août 1954, je suis évacué le 13 septembre à l'Hôpital militaire de Kien An Le 29 septembre, je suis dirigé sur l'Hôpital Catroux à Dalat.

Vient ensuite l'embarquement sur le s/s PASTEUR le 28 octobre. Nous débarquons à Marseille le 13 novembre 1954. Il m'aura donc fallu deux mois et demi après ma libération pour retrouver la France. Mais il faut que l'on soit présentable !... Rapidement, on nous fait descendre de la passerelle. Un coup de Marseillaise, un repas hâtif sous une tente ; pas de discours d'accueil. Trois heures après, je suis dans le train, billet payé mais sans argent de poche. Le Livret 300<sup>1</sup> nous l'aurons plus tard !... Je n'ai pas perçu de solde depuis le mois de février 1954. Les officiers ont l'air gêné mais ils ne font rien pour nous aider moralement ou matériellement. Nous pensions que l'accueil serait plus chaleureux. On nous dit que nous devons rejoindre rapidement nos trains car les communistes (encore eux) ont craché sur des cercueils et frappé des blessés. Que fait donc le Commandant de la Place et l'État ?... J'en conserverai toujours beaucoup d'amertume. Je n'ai pourtant pas eu le sentiment de faire une guerre coloniale de conquêtes. L'Indochine, comme



1- Note sur le livret 300 : ce compte à intérêts avait été ouvert pour le versement des soldes des militaires du rang lorsqu'ils étaient en opération. Je ne l'ai récupéré que deux ans après et j'ai eu la surprise de constater que l'on avait retiré le « prêt-franc », c'est-à-dire le montant de l'alimentation reversée au Vietminh par la Croix Rouge pendant la période de captivité. J'ai été débouté en Conseil d'État.





l'Afrique, nos Territoires Outre-Mer, faisaient partie de l'Empire français. Les cartes de ces pays étaient fixées aux murs de nos écoles. J'aimais bien les regarder, elles étaient belles, elles nous faisaient rêver d'aventures lointaines. À Marseille, nous avons compris que bien des français regardaient l'Indochine par le gros bout de la lorgnette. Certains l'ont découverte le jour de la chute de Diên-Biên-Phu. Comme, avant d'être rapatrié, on m'avait retapé à coups de piqûres et de nourriture riche et abondante, trois mois plus tard, je pèse cinquante-huit kilos, les gens me disent: « Mais tu n'as pas si mauvaise mine que ça »! « Les Viets n'étaient pas aussi terribles que vous le dites! ». Que voulez-vous répondre à de pareilles réflexions?

Dans ce récit un peu long, j'ai voulu remettre dans le contexte les liens qui unissaient toutes les unités de combat: Diên-Biên-Phu, marche, hôpital et le retour en France. J'ai occulté certains faits ou actes de courage. D'autres l'ont fait. Le fil directeur tant le Capitaine Bailly et l'Adjudant-Chef Papalia, que je n'aurais jamais rencontrés dans d'autres circonstances. Une dernière anecdote, au cours d'un dîner d'Anciens de DIÊN-BIÊN-PHU j'étais à côté du Colonel Herraux Jean (6<sup>e</sup> B.P.C.). Au cours de la discussion, il me dit qu'il était au Camp 70. Là, surprise, j'avais complètement effacé ce souvenir de ma mémoire. Après le rappel de points communs, tout s'est remis en place dans mon esprit. Il était sous-lieutenant à la 11<sup>e</sup> Compagnie, un magnifique combattant. Nous étions heureux comme des gosses!...



J'ai appris, plus tard, que le Capitaine Bailly avait été libéré sanitaire et qu'il était décédé le 21 août 1992.

J'ai retrouvé l'adjudant-Chef Papalia à la caserne de Châteauneuf à Bayonne en 1955. Il m'a dit qu'il prenait sa retraite et je ne l'ai plus jamais revu. Ce jour-là, j'ai bien vu qu'il n'avait pas envie de parler de tout cela. La page était tournée, je suis parti sous d'autres cieux. Diên-Biên-Phu nous aura marqués à jamais. Nous sommes arrivés au Camp 70 le 18 juin 1954 à cent-quatre-vingt-deux. À la libération, le 29 août 1954, nous n'étions plus que quatre-vingt-dix en très mauvaise santé. Mon ami Damongeot est mort le jour de sa libération le 29 août 1954. L'histoire jugera.

### INDOCHINE 1946 UN PEU D'HISTOIRE

**Pourtant ceci vaut bien bazeilles, et l'ennemi était moins chevaleresque...**

19 décembre 1946, les premiers coups de feu éclatent à Hanoï. La guerre d'Indochine commence.

Au mois de septembre, le 2<sup>e</sup> bataillon du 6<sup>e</sup> R.I.C., sous les ordres du commandant Daboval arrive à Hanoï. Daboval le sait, les Viêts vont attaquer.

La tension ne cessa de monter pendant la première quinzaine de décembre. En prévision d'une attaque, le commandant Daboval fit aménager deux îlots de résistance. À l'ouest, le camp Carreau, les bâtiments et les villas de la Société cotonnière, protégés par de hauts murs, constituaient une véritable forteresse. Au centre de la ville, la Banque de l'Indochine, un grand immeuble de trois étages, en béton, au milieu d'un jardin clos de grilles, fut rapidement transformée en fortin. La terrasse d'où l'on dominait toute la ville était ceinte d'une murette, où l'on perça des meurtrières. On entassa des vivres, du charbon.

Les 450 marsouins qui constituaient la garnison de Nam-Dinh, n'avaient pour tout armement que celui de l'infanterie: fusils, mitraillettes, fusils-mitrailleurs, grenades, bazookas, mortiers de 60. En face d'eux, près de 6000 hommes.

### **Vers minuit, la guerre d'Indochine commence.**

Une série d'explosions violentes secoua la ville: le Viêt-Minh venait de dynamiter les réservoirs d'eau. Puis des flammes illuminèrent le ciel: l'usine d'électricité était en feu.



### Un témoin raconte :

« Nous entendions distinctement les hurlements des Viets qui se lançaient à l'assaut. Ni radio ni téléphone. Nous ne savions rien des assiégés. Du haut de la terrasse, nos soldats dirigeaient un feu nourri sur les rebelles. »

**Ho Chi Minh appelle tout le peuple vietnamien à se soulever contre la présence française, il dit :**

« [...] Que celui qui a un fusil se serve de son fusil, que celui qui a une épée se serve de son épée... Que chacun combatte le colonialisme. »

À Hanoï, se déroulent des scènes d'horreur, pendant une semaine les combats vont faire rage, beaucoup de civils français seront massacrés à Vinh, au Nord Annam, la maigre garnison est internée (et le restera huit ans durant), de même à Langson et Haiphong, partout les Viets passent à l'attaque.

### Et Nam Dinh ne tombera pas !

Les Viets ont attaqué partout à la même heure, 1 h 30 du matin. L'électricité a été coupée, tandis que tous les bâtiments administratifs sont pris d'assaut. Seuls résistent la banque d'Indochine et le camp Carreau.

Le premier tué a été le marsouin Latapie, qui montait la garde à l'extérieur.

Toute la nuit, la confusion règne. Passé l'effet de surprise, les Français ont réagi. Chaque groupe est pris à partie par des hordes vociférantes, brandissant fusils, haches, sabres japonais, bâtons. Pourtant les positions tiennent, attendant d'être dégagées par les unités d'intervention.

Au jour, le commandant Daboval a une idée juste de la situation. Elle est grave. Pratiquement encerclé au plus près, le bataillon est isolé, coupé de l'extérieur. Seul, le point d'appui de la banque d'Indochine constitue un îlot perdu au milieu des Viets. À l'intérieur, le sergent Herbelin, vingt ans, a tenu avec une poignée d'hommes. Sur la terrasse, il a tracé trois lettres destinées à l'aviation : SOS.

La journée se passe à colmater les brèches, à reconstituer les munitions qu'un Juncker a parachutées au milieu de la matinée.

À six heures du soir, l'attaque repart, aussi sauvage que celle de la nuit. Là encore les messages sont dramatiques :



— Ici la villa Gasser! Il nous reste assez de munitions pour tenir dix minutes. Nous sommes foutus si... Deux minutes plus tard :

— Si vous n'arrivez pas vite, nous nous faisons sauter.

La villa Gasser est enfin dégagée. Devant la porte, les renforts découvrent soixante cadavres d'ennemis...

Au matin, les abords du camp Carreau sont jonchés de tués. Les marsouins en découvrent partout et jusque dans les caves...

Une semaine encore, Nam Dinh sera le théâtre de furieux assauts et puis, lassés sans doute, attendant d'autres renforts, les Viets se bornent à maintenir un siège en règle.

Peu à peu, la ville change de visage. Ce qui était l'une des plus belles villes d'Indochine prend des allures de champ de ruines. Les Viets procèdent à une démolition en règle, au canon, à l'explosif, voire à la pioche. Rien

ne doit subsister de ce qui pourrait rappeler l'œuvre française.

Il y a maintenant quinze jours que les 400 hommes valides du II/6<sup>e</sup> RIC tiennent dans la ville assiégée. À la banque d'Indochine, Herbelin n'a plus que dix cartouches par homme et la ration quotidienne est de 200 g de riz. Son immeuble est la cible du 75 qui, obstinément, tente de percer une brèche dans le mur de béton.

Le 4 janvier, une première tentative de dégagement par le fleuve, menée depuis Haiphong par une flottille blindée, a été annoncée. Elle sera suivie par le largage d'un bataillon de parachutistes.

Le 5 janvier, les paras sautent. Une seule compagnie, celle du capitaine Ducasse et du lieutenant Edme, est larguée à proximité de la « cotonnière », trop loin pour être facilement récupérée, en plein sur les Viets. Toute



la nuit, les paras se battent au couteau pour survivre. Au matin enfin, ils rejoignent les marsouins.

— Nous n'avons pas pu récupérer nos armes lourdes, dit Ducasse à Daboval.

— Cela ne fait rien, le prochain parachutage vous en apportera.

— Il n'y aura pas d'autre largage, répond Ducasse. L'opération a été jugée trop dangereuse, elle a été abandonnée...

La flottille non plus n'arrivera pas à destination, à l'exception d'un LCM amenant la 3<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> étranger qui donne l'assaut à un canon japonais dont les servants se font tuer sur place.

Le reste de la flottille a fait demi-tour. Le piège se referme sur les paras et les légionnaires. Mais Daboval n'est pas homme à renoncer. Puisqu'il est impossible de le dégager de l'extérieur, il va tenter d'aérer son dispositif de l'intérieur. Lentement, maison par maison.

Les Viets ont compris qu'ils n'arriveraient pas à s'emparer de la ville, pas plus qu'ils ne parviendraient à la détruire.

À Hanoï, le commandement n'a pas renoncé à l'opération de dégagement par le fleuve.

Du 2 au 6 mars, une flottille comprenant la 2<sup>e</sup> compagnie du I/3<sup>e</sup> étranger remonte le fleuve Rouge, détruit les barrages qui l'obstruent. Son chef, le capitaine Vieulès, héros de Diên-Biên-Phu dans les rangs du 1<sup>er</sup> BEP, trouvera la mort en Algérie, au cours d'une embuscade.

Le surlendemain, 8 mars, un groupement de marche de trois bataillons, aux ordres du colonel Grosjean, effectue enfin la liaison avec les héroïques défenseurs de Nam Dinh. Les derniers soldats du Vietminh évacuent la ville dans la nuit.

Le 11 mars, enfin, le silence revient sur Nam Dinh délivré. Le siège est fini. Il a duré quatre-vingt-deux jours.

**« La Guerre n'est pas belle, l'Humanité ne l'est pas non plus... »**

– **Général Bigeard**

Le temps qui passe nous rappelle la vérité de cette phrase.



*Monument du Souvenir des officiers, sous-officiers et soldats de l'armée française à DBP.*

*C'est le seul monument aux morts français en Indochine érigé par un ancien légionnaire au Vietnam. « In Memoriam » !*





LES GRANDES DAMES DE DIÊN-BIÊN-PHU

PAR LE CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES ARMÉES PHILIPPE DE MALEISSYE

Il y a celles dont on ne parlait jamais, dont on parlera si peu, les petites p\*\*\* des BMC (Bordel Militaire de Campagne)... La bataille de Diên Biên Phu, du 13 mars au 7 mai 1954, a fait, côté français, 16000 morts, blessés et prisonniers, et marqué la fin de la guerre d'Indochine et le retrait de la puissance coloniale française. Dans la « cuvette », au côté des blessés et des agonisants, se trouvait Geneviève de Galard, infirmière-chef du camp retranché qui resta jusqu'au bout pour s'occuper des blessés et des agonisants, tandis que le colonel de Castries était retranché dans son QG souterrain et ne prit pas la peine de rendre visite aux blessés.

Geneviève de Galard était-elle seule? L'hommage rendu aux combattants depuis lors, a pudiquement passé sous silence celles qui l'aiderent: les pensionnaires des BMC (bordels militaires de campagne) installés par une armée soucieuse du moral des troupes. Françaises, Maghrébines ou Annamites. Ces très grandes dames furent, aux dires des survivants, admirables de courage, bravant le feu et la mitraille pour venir au secours des soldats. Aucune n'a survécu. Prisonnières du Vietminh, les unes, d'origine vietnamienne, ont été exécutées. Les autres ont été victimes des mauvais traitements de leurs gèoliers. Aujourd'hui encore, aux yeux de certains, elles ne sont pas présentables. La morale est sauve!

Lors de la chute du camp retranché, la plupart ont été capturées. Les Algériennes ont été libérées, tout au moins celles qui ont survécu au siège puis à la longue marche et à la détention. Les Vietnamiennes ont disparu, toutes et pour toujours.

Un journaliste, Alain Sanders rencontrant des années plus tard le docteur Grauwin (médecin chef du camp), lui demande s'il a connu le sort des prostituées du BMC de la Légion, les Vietnamiennes donc, dont plus personne n'a plus entendu parler.

- Docteur Grauwin: « Ces filles étaient des soldats. De vrais soldats Elles se sont conduites de façon remarquable. Tous mes blessés, tous mes amputés, mes opérés du ventre étaient à l'abri dans des trous souterrains. Et il fallait qu'ils pissent, qu'ils fassent leurs besoins, qu'ils fassent un peu de toilette. Ce sont ces femmes, ces prostituées transformées en « anges de la miséricorde » qui m'ont aidé à les aider, qui ont permis à nos blessés de supporter leurs misères. Elles les ont fait manger, boire, espérer contre toute espérance ».

De la suite, de leur agonie, il n'y a plus de témoins directs, simplement le récit que Grauwin a recueilli plus tard, parce qu'un commissaire politique, dans un camp, a parlé de ces femmes à un prisonnier:

Pourquoi un commando de femmes contre nous?

Il n'y avait pas de tel commando!

Si, elles nous ont tirées dessus!

Ainsi donc, les filles des BMC, infirmières au plus fort de la tragédie, auraient-elles aussi prirent les armes lorsqu'elles n'ont plus eu d'espérance à offrir!...

Grauwin sait qu'elles ont été rossées, tabassées, affamées... Elles n'ont cessé de crier à leurs bourreaux qu'elles étaient françaises jusqu'à l'instant où elles ont reçu, l'une après l'autre, une balle dans la nuque.

Les femmes vietnamiennes présentes dans la vallée:

Sur les centres de résistance « Béatrice » et « Gabrielle », avaient été installés des BMC 3.

- Celui de « Béatrice », tenu par un bataillon de la 13<sup>e</sup> DBLE (Demi Brigade de Légion Étrangère) était constitué d'une quinzaine de prostituées vietnamiennes.

- Celui de « Gabrielle », tenu par un bataillon de tirailleurs algériens, par autant de jeunes femmes nord-africaines.

Lorsque « Béatrice » a été attaquée, le chef de bataillon Pégot, qui commandait cette position, a aussitôt ordonné aux femmes de rejoindre le centre du camp, pour les soustraire aux combats. Lorsqu'elles parvinrent au réduit central, le colonel de Castries leur ordonna de prendre le prochain avion qui décollerait et de rentrer à Hanoï. Elles refusèrent toutes et réclamèrent de demeurer au service des soldats français, comme aides-soignantes, lavandières, cuisinières ou porteuses de colis.

Elles restèrent donc et, jusqu'à la fin de la bataille, déployèrent des trésors de dévouement, auprès notamment des blessés. Vers la fin, elles se transformèrent en infirmières de fortune.

Avec dévouement, elles ont tenu des mains d'agonisants, elles ont rafraîchi des fronts d'hommes gémissants, elles ont lavé des blessés qui chialaient sur eux, elles ont recueilli des confidences de types qui appelaient leurs mères, elles ont changé des pansements puants.

Les Asiatiques, et même les autres, auraient pu désertir et se « refaire une vie » en face en expliquant que ces fumiers de Français les avaient arnaquées.

Quel soldat de DBP aurait tiré sur une nana courant les mains en l'air vers les lignes Viets? Aucun!... Mais elles ne l'ont pas fait!

À la chute du camp retranché, elles furent capturées par les soldats Viêt-Minh et envoyées en camp de détention où nul n'entendit plus jamais parler d'elles. Il en fut de même pour les prostituées nord-africaines.

■ *contrôleur général des armées*  
*Philippe DE MALEISSYE*





### DRAGON OU CHIMERE !

En 1947 lors de la création de la 1<sup>re</sup> Demi-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes, le Colonel MASSU décida de créer un insigne de bras commun à tous les Parachutistes Coloniaux. Il fut demandé aux unités de présenter divers projets. Le Colonel MASSU choisit le « Dragon ». Le projet a été dessiné par un Sous-officier.

Au début on disait « dragon ». Peut-être parce que le dragon est l'animal mythologique du Vietnam et qu'alors nous étions en pleine guerre d'Indochine.

Ce n'est que bien plus tard que l'on s'aperçut de l'illogisme de garder le « Dragon » comme emblème puisque Saint Michel terrasse le dragon. On ne sait pas trop comment cela n'est venu que bien après la création du « Dragon » car Saint Michel ne devint officiellement patron des Paras qu'en 1948 en Indochine. Très exactement lors de l'office célébré à l'occasion de la Saint Michel en la cathédrale d'Hanoi. Simplement on se souvenait que certains Parachutistes S.A.S français ayant sauté en France occupée au cours de la deuxième guerre mondiale, avaient utilisé la médaille de Saint Michel, accrochée au cou, comme signe de reconnaissance.

Le 16-07-1949, le Colonel GILLES remplaça le Colonel MASSU à la tête de la 1<sup>re</sup> Demi-B.C.C.P. À l'époque il était de bon ton pour les cadres Paras Coloniaux de passage à PARIS, d'aller festoyer dans ce cabaret parisien appelé « Le Lapin Agile ». Le jeu de mots fut vite trouvé et l'on parla alors avec humour du « Lapin à GILLES ».

Les couleurs de la « Chimère » sont, par tradition, les mêmes que celles du « Pégase/Bellérophon » porté sur la manche par les Paras S.A.S anglais. C'est-à-dire bleu sur fond amarante.

La « Chimère » se portait sur le haut de la manche droite. Depuis le rattachement du 1<sup>er</sup> RPIMa à la 11<sup>e</sup> DP, elle se porte sur le haut de la manche gauche, la manche droite étant réservée à l'insigne de la Division. À noter que de toutes les unités de Parachutistes Coloniaux seul, le 1<sup>er</sup> RPIMa continue de porter la « Chimère » par tradition.

À l'instar du « Coup de Massu » qui était le bulletin du Groupement de Marche de la 2<sup>e</sup> D.B en Indochine (Le Colonel MASSU avait commandé ce Groupement) il est créé, dès la mise sur pied de la 1<sup>re</sup> Demi B.C.C.P un bulletin de liaison ayant pour titre « Allo Ancre Ici Dragon » (Le premier numéro est sorti en septembre 1948 et le dernier en décembre 1958, pour être remplacé par le Béret rouge actuel). C'est la preuve que l'on disait : « Dragon » et non « Chimère » et que le « Dragon » présent est dessiné dans le titre du Bulletin, existait bien avant la prise de Commandement du Colonel GILLES.

En janvier 1959, le bulletin « Allo Ancre, Ici Dragon » change de titre et devient « Béret Rouge ». Il était alors réservé aux unités de Paras Coloniaux. Ce n'est qu'après la dissolution

de la Brigade de Parachutistes des Troupes de Marine que « Béret Rouge » s'étendit aux unités de Paras métropolitains (01-01-1967).

En 1951, le 8<sup>e</sup> Bataillon de Parachutistes Coloniaux est créé et prend comme insigne l'Ancre et la « Chimère » s'inspirant ainsi de l'insigne de manche porté alors par tous les Parachutistes Coloniaux. Ce n'est donc pas la 1<sup>re</sup> Demi-B.C.C.P et par la suite, le 1<sup>er</sup> RPIMa qui s'est inspiré de l'insigne du 8<sup>e</sup> comme certains le croient aujourd'hui.





LIEUTENANT PAUL BRUNBROUCK (1926-1954)

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



Ce grand et athlétique garçon au visage anguleux dissimulait derrière l'ironie de son regard bleu et sa causticité gouailleuse, une âme bien trempée de foi et de patriotisme au gré des épreuves de sa jeunesse. Né à Roubaix en 1926 dans une très nombreuse famille, orphelin très jeune, élevé par une sœur aînée, il a quatorze ans lorsque sa province est occupée par les Allemands. Il entre à Saint-Cyr parmi l'élite de la promotion « Général FRERE » et à sa sortie choisit de servir dans l'artillerie coloniale. Arrivé en Indochine en janvier 1953, il est affecté au 11/4<sup>e</sup> RAC comme officier de liaison et observation en opérations dans le delta tonkinois et à Na San, puis comme lieutenant de tir à la 4<sup>e</sup> batterie. À ce poste, il ne tarde pas à s'attacher ses 80 Africains et sa vingtaine d'Européens pendant les opérations du deuxième semestre 1953 dans le sud du delta. Le 4 décembre, son capitaine, appelé à assurer l'intérim d'adjoint au commandant de groupe à Thai Binh, lui transmet le commandement de la batterie alors à Phu Ly. L'intérim durera jusqu'à sa mort ; la 4<sup>e</sup> batterie deviendra de fait la « Batterie Brunbrouck ».

Le jour de Noël le PC du groupe et de la 4<sup>e</sup> batterie sont aéroportés à Dien-Biên-Phu. Le PC s'installe à l'Ouest de la Nam Youm au sud de la piste d'atterrissage, auprès des huit 105 de la Batterie autonome du Laos dont les personnels vont être remplacés par ceux des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>, batteries. La place manque pour la 4<sup>e</sup> qui, après un séjour au réduit central Claudine au sud de la piste, sera bientôt placée à l'Est de la rivière dans le PA « Dominique 3 ». Cette circonstance va déterminer son destin... et son exploit. (Extrait de « La COHORTE », mai 1993)

B... comme Bayard<sup>1</sup> Cette nuit-là, Dien-Biên-Phu, déjà terriblement ébranlée par l'écrasement les 13 et 15 mars de deux de ses meilleurs bataillons (3/13<sup>e</sup> DBLE et 5/7<sup>e</sup> RTA), cette nuit-là, Dien-Biên-Phu va sombrer. Les P.A. de Dominique et Éliane ont été emportés par le déferlement hurlant de milliers de Viets. Ceux-ci se voient vainqueurs et jettent deux régiments de la division 312 vers le lit de la Nam Youm. Le cœur du dispositif est là, à quelques centaines de mètres et, croient-ils, il n'y a plus rien, plus personne pour les arrêter, hors une batterie de quatre obusiers 105 HM2 du 4<sup>e</sup> RAC, bien frêle obstacle pour les vainqueurs de Dominique... Mais cette batterie est commandée par Brunbrouck et ce combat... c'est le sien ! En un instant les quatre tubes à l'horizontale déversant à une folle cadence leurs obus, à bout portant dans les colonnes Viets. Tout le personnel non strictement indispensable au service des

pièces, les chauffeurs, les téléphonistes etc. empoignent un fusil. Les Africains, les Européens font face. Brunbrouck est partout, rassure les uns, conforte les autres, rameute les fuyards éperdus, récupère ici une mitrailleuse, là-bas un mortier de 60 et tout le monde tire à tout va sur un assaillant d'abord médusé, puis vite conscient d'être tombé dans une nasse mortelle. D'autant plus qu'au mur de feu de Brunbrouck s'ajoute celui de son camarade de promotion de Saint-Cyr, Filaudeau, et de ses tirailleurs de la 12<sup>e</sup> compagnie du 3/3<sup>e</sup> RTA, cramponnée sur le dernier piton Dominique, un mouchoir de poche. À quelques centaines de mètres Luciani et ses légionnaires paras du 1<sup>er</sup> BEP s'accrochent désespérément aux derniers lambeaux du PA Éliane... Les compagnies Viet hésitent, refluent, se ruent de nouveau. Les Bo-doï vont-ils gagner, passer ? NON ! Les artilleurs, pris à la gorge, ne plient pas. Brunbrouck en fait des démons... L'ordre lui est donné - deux fois répété - de faire sauter ses canons. Brunbrouck refuse vertement : - « Bande de Cons... envoyez-moi des munitions d'infanterie et demain je ramènerai mes pièces ! » Le Colonel Langlais, chef et même plus encore âme de la défense, que le rude langage ne trouble certes pas, en reste tout de même éberlué un bref instant et lâche un : « Chapeau, l'artilleur ! » très rare et très grand compliment dans sa bouche. Mais les Viets veulent leur pont et leurs sections, reformées, repartent à l'assaut en masses hurlantes, Fouaillées par l'échec précédent. Au







tir dévastateur des quatre 105 de Brunbrouck, qui les cloue sur place, s'ajoute maintenant le feu serré des mitrailleuses quadruples de 12,7 qui écharpent les Viets en longs traits de feu par-dessus la Nam Youm, dans un fracas de volcan. Les vagues de Bo-doï se brisent, tournoient, déboussolées. C'est fini, le ressort est cassé. Brunbrouck et les siens ont gagné, le pont n'est pas franchi et demain Brunbrouck ramènera ses canons et ses Bigors. Fait d'armes exemplaire. Rien n'a fait céder Brunbrouck, ni la disproportion des forces - deux régiments d'un côté, une maigre batterie, moins de cent hommes de l'autre - ni l'adéquation de principe entre les Bo-doï, la meilleure infanterie du monde, disait-on souvent, et ses braves artilleurs africains, ni l'atmosphère d'effondrement général, ni même l'ordre de détruire ses canons. Tout cela, Brunbrouck le sait mieux que quiconque, mais il en fait son affaire, c'est son jour, son combat. Il est face aux Viets, bien sûr, mais plus encore face à lui-même, à son devoir, à son destin.

Chacun de nous, chacun de vous, jeunes officiers, aura une fois, une seule fois sans doute, l'occasion de se mesurer à lui-même et de se surpasser... ou non. L'homme est alors seul et, si j'ose dire, tout nu, vulnérable, fragile, et, je crois, il a peur... Mais voilà qu'il est pris d'une sorte de rage froide, que tout ce qu'il a su mettre en lui de détermination, de maîtrise de soi, jaillit en un torrent inextinguible. Son choix est fait, c'est le choix du sommet, du courage conquis. Tout aussitôt, autour de lui, chacun se surpasse, se veut d'instinct à la mesure de l'homme d'exception qui vient de naître là, sous ses yeux. Cela, c'est toute l'histoire de la batterie Brunbrouck et du pont de Garigliano - pardon, du pont de la Nam Youm. Un homme, à lui seul, a fait basculer le destin et repoussé la défaite provisoirement hélas! Mais c'est une autre histoire.

Cet homme-là, c'est l'un de vous, à peine plus âgé - 27 ans -, mais si semblable à ce que vous rêvez d'être, à ce que vous

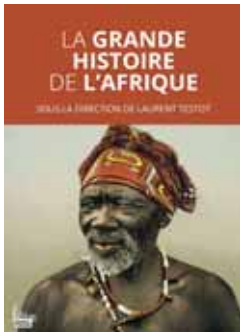
pouvez être. Oui, l'un de vous éclatant de dons, certes, une joyeuse force de la nature, une intelligence claire, un jugement sûr, le sens de l'amitié partagée, une très profonde et très discrète foi chrétienne éclairant la vie, la conscience d'avoir tout cela, et la modestie en plus. Lequel de vous ne rêverait d'être ce Bayard? Et vous savez bien qu'un grand destin est un rêve vécu...

Le clair destin de Brunbrouck, lui, va hélas, s'achever aussitôt, comme les super nova qui illuminent le ciel, éclatent et meurent. Un seul éclat, certes, mais quelle lumière! Et quelle mort... Le mardi 13 avril, Mardi Saint, un coup direct de 105 écrase son abri de combat et le blesse grièvement. Il sent qu'il va mourir, se confesse, communie, puis rassemble ses dernières forces et exhorte ses hommes à combattre de toute leur énergie, de tout leur courage, avec une véhémence, une âpreté qui frappe chacun. Ensuite, ensuite seulement, il est conduit à l'antenne chirurgicale, juste à temps pour qu'il sache que mes mains amies lui fermeront les yeux, après le grand Adieu que nous avons eu le temps d'échanger, sous les yeux de mes infirmiers, vrillés d'émotion. Voilà comment a combattu, comment est mort mon ami Paul BRUNBROUCK. [...]

Mourir en Indochine, cela a été le sort de dizaines et même de centaines de jeunes officiers de valeur. Oui, certes, et mon métier de chirurgien m'a permis de les voir de près, les vivants, les blessés, les morts. J'ai donc vu beaucoup de braves et quelques héros. Brunbrouck était déjà un brave, mais le 30 mars 1954, il est devenu un héros. Cette nuit-là, Brunbrouck, tout comme Bayard au pont du Garigliano, a arrêté une armée.

■ Docteur GINDREY,  
Chirurgien à Diên-Biên-Phu

1- Pierre de Bayard était un officier français qui combattit en Italie lors des guerres menées par Charles VIII, Louis XII et François 1<sup>er</sup>. En 1503, il défendit un pont sur le fleuve Garigliano face aux attaques de l'avant-garde de l'armée espagnole. Il est connu de tous les Français comme « le chevalier sans peur et sans reproche ».



### « La grande histoire de l'Afrique »

Un aperçu de l'Histoire de l'Afrique pour lequel nous explorerons des lieux emblématiques; des trajectoires de vie; des énigmes, comme celle posée par les San, qui constitueraient par leur génétique le plus vieux peuple de la Terre...

C'est un continent trop peu présent dans nos livres d'histoire. Et pourtant. C'est là où est née l'humanité, là où avec l'Égypte a fleuri le plus durable des empires, là où des femmes ont pu exercer le pouvoir. C'est un bloc géographique, qui a été victime des plus importantes entreprises de déportation et de spoliation de l'histoire, mais aussi un lieu où un philosophe du XVII<sup>e</sup> siècle pouvait être rationaliste. C'est un continent immense qui abrite une part croissante de la jeunesse mondiale et se trouve à l'avant-garde du changement climatique.



### «La fin de l'imaginable» les nouvelles frontières des conflits de Didier Castres

La pandémie et la guerre en Ukraine ont confirmé une tendance de fond. Depuis 2007, le rythme des chocs d'ampleur mondiale n'a cessé de s'accroître. Face à cet emballement des crises, nos dirigeants semblent désemparés. Dans tous les domaines, il faut s'habituer à vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête et s'obliger à penser l'impensable. Nous vivons la fin de l'imaginable mais aussi de l'imaginaire qui avait jusque-là structuré les relations internationales.

Nous basculons dans une ère postoccidentale qui impose une autre approche des conflits et de la gestion des crises. L'ensemble du champ de bataille se transforme, donnant naissance à un terrain de jeu aux allures de nouveau Far West marqué par l'explosion de la violence, l'érosion du droit et la multiplication des guerres asymétriques ou hybrides. Au sein de cet environnement, les Européens ressemblent à un troupeau d'herbivores perdus dans un épisode de Jurassic Park.

Convaincu qu'il est temps d'en finir avec le conformisme, le général Didier Castres plaide ici pour une mise à jour du logiciel intellectuel de l'Occident et des principes de la guerre. Nourri par une longue expérience des armées sur le terrain et de la gestion des crises au sommet de l'État, son essai fait surtout l'éloge de qualités dont les décideurs du XXI<sup>e</sup> siècle auront plus que jamais besoin : le discernement, la culture du risque et le sens du courage.

Le général d'armée (2S) Didier CASTRES est un ancien élève de l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr (promotion Montcalm 1980 – 1982). Après un début de carrière classique pendant lequel il alterne affectations en France, à l'Étranger et en opérations extérieures, il rejoint l'Élysée en 2005. Dès lors et pendant plus d'une dizaine d'années, il est impliqué dans la gestion des crises internationales dans leur dimension militaire : à l'Élysée avec les présidents Chirac et Sarkozy puis comme chef du centre de planification et de commandement des opérations (CPCO) à l'état-major des armées et enfin comme sous-chef d'état-major chargé des opérations au ministère de la défense. Après avoir quitté l'institution militaire, il crée en 2020 un cabinet de conseil (DC TARHA CONSEIL) dans le domaine de la défense et de sécurité nationale dont les services sont essentiellement destinés aux États africains. En 2020, il rejoint le cabinet ESL & Network en tant qu'associé senior.



### «Les balkans aux 100 questions» Carrefour sous influences

de Jean-Arnault Dérens (Auteur), Laurent Geslin (Auteur)

L'éclatement de la Yougoslavie était-il inéluctable ? Les guerres yougoslaves ont-elles été des guerres de religion ? Les Balkans ont-ils raté leur transition économique ? La Serbie est-elle le cheval de Troie de la Russie dans la région ? La Chine est-elle en train d'acheter les Balkans ?

Alors que l'actualité de l'Europe se déplace vers l'Est, les regards se tournent à nouveau vers les Balkans : la guerre en Ukraine peut-elle s'étendre à cette région fragile ? De nouvelles violences vont-elles éclater au Kosovo ou en Bosnie-Herzégovine ? Trente ans après la dislocation de la Yougoslavie socialiste de Tito, tous les pays des Balkans occidentaux ont théoriquement « vocation » à rejoindre l'Union européenne, mais le processus d'élargissement est bloqué. Ces pays sont dominés par des élites corrompues et autoritaires, leur économie stagne, l'État de droit dérape, poussant ainsi les citoyens à l'exode. Les Balkans redeviennent une périphérie marginalisée, « garde-frontières » de l'Europe, soumise aux jeux d'influences contradictoires de Bruxelles, des États-Unis, de la Russie, de la Chine ou de la Turquie. Ces 100 clés passionnantes nous font comprendre la complexité de cette région voisine méconnue, carrefour composite, véritable miroir grossissant de toutes les tensions géopolitiques de notre époque.





### « Dieu n'a pas béni l'Amérique » - Henri Roure

Pays à l'ambition démesurée née de la certitude de ses premiers habitants de détenir une destinée manifeste et d'être le nouveau peuple élu, les États-Unis ont imposé progressivement leur loi et leur démesure à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale et surtout après l'effondrement de l'URSS. Croyant désormais ne plus avoir d'adversaire à leur dimension, ils ont provoqué guerre sur guerre, créant partout un chaos succédané de la victoire. Cette hégémonie est aujourd'hui de plus en plus récusee. Le dollar est fragilisé, l'efficacité de l'armée est déclinante. La population est minée par le communautarisme et toutes sortes de maux dont la drogue, la violence, la mauvaise santé générale et le racisme. Les Blancs deviennent minoritaires. Les méthodes de ce pays révoltent. Pillage industriel et intellectuel, opérations de déstabilisation par la CIA et lois extraterritoriales choquent ceux qui les

subissent. Aussi de plus en plus de pays se réunissent autour de la Chine et de la Russie pour mettre un terme à cette dangereuse hégémonie. Seule l'UE reste intimement subordonnée aux États-Unis et à leur outil militaire, l'OTAN. Ses dirigeants, aveugles sur le monde nouveau, ou collaborateurs délibérés, cherchent à imiter un pays qui les entraîne pourtant vers la décadence. Dans ce contexte il est grand temps que la France retrouve sa souveraineté. Le rêve américain est sur le point de devenir le cauchemar américain.



### « Renseignement et action » de la drôle de guerre aux opérations spéciales - Patrick Manificat

Cet ouvrage est un plaidoyer pour le Renseignement et un hommage à ceux qui le pratiquent. L'analyse du passé, depuis la « drôle de guerre » de 1940, permet de suivre l'évolution de cette science qui conduit à l'actuelle Direction du renseignement militaire. Et cela, à travers de multiples expériences vécues sur différents théâtres : le Golfe, le Tchad, les Balkans, le Cambodge ou la Somalie. En démontant les rouages de cette évolution du Renseignement, qui va de la désaffection, voire du mépris, jusqu'à sa reconnaissance et même sa prédominance dans les conflits d'aujourd'hui, on comprend mieux que le chef militaire doit savoir pour décider et agir. Actuellement, le terrorisme islamiste accélère l'évolution et l'importance du Renseignement, et renforce son caractère à la fois professionnel et interarmées. Tout au long de cet ouvrage, on suit l'un des maillons forts de la chaîne, le 13<sup>e</sup> régiment de dragons parachutistes, spécialisé dans la recherche humaine, on comprend aussi que le Renseignement ne

concerne pas que les spécialistes et qu'il est surtout l'affaire de tous.



### « Au capitaine de Diên-Biên-Phu »

Publié en 2011, est disponible chez SRE-Éditions, on peut aussi le trouver sur [Amazon](https://www.amazon.fr).

« Parce qu'il était mon père. » Bien plus qu'un témoignage, c'est un hommage d'un fils à un père et à tous les hommes sacrifiés au cours de cette terrible bataille. Rédigé en grande partie à partir des cahiers et des lettres du Capitaine Joseph de Verdelhan, voici un témoignage vif et poignant, sans détour, de l'histoire de France. Combat, vie au sein du camp encerclé, captivité, ne sont que quelques chapitres développés dans le livre.



« **Mythes et Légendes du Maquis** », est édité aux éditions Muller . On le trouve sur [Amazon](#).

La Résistance fait figure de « mythe fondateur » pour la France contemporaine. Et elle fut, effectivement, l'occasion d'un héroïsme peu commun. Mais elle fut aussi l'occasion d'une propagande ahurissante et de création artificielle de prétendus « héros » – qui soit ont tiré dans le dos de soldats allemands, comme nombre de communistes, condamnant ainsi à mort des dizaines de Français innocents, soit se sont parés de titres ronflants dès que la débâcle de l'armée allemande est devenue inéluctable. Éric de Verdelhan, grand admirateur du courage militaire, est aussi excédé de ces « légendes du maquis » qui ont maquillé des voyous en héros et qui dévalorisent le courage des authentiques résistants.



« **Cœur chouan et esprit para** » est également sur [Amazon](#).

Je voulais parler de gens qui me sont chers: Dominique Venner, François Brigneau, Jean Raspail, Roger Holeindre, les généraux Edmond Jouhaud et Pierre Langlais, le colonel Pierre Château-Jobert, le commandant Hélie Denoix de Saint-Marc, Pierre Sergent, Gustave Thibon, et quelques autres. Des gens qui, à des degrés divers, ont marqué ma vie. Ce livre est un hommage à une espèce en voie d'extinction: « celle des hommes libres... » (Éric de Verdelhan).





ARABESQUES PERSANES...

BERNARD MESSANA (04/02/2024)



Le 6 octobre 2023 certains observateurs roucoulaient d'aise en contemplant, dans le ciel du Moyen-Orient, des vols de colombes, rameaux d'olivier au bec. Et ils en devinaient le message! Juifs et Arabes se parlaient enfin! Au cri de « Dieu Akbar! » répondait celui d'« Allah est grand! ». On chuchotait même que dans l'ombre tutélaire d'Abraham, Juifs et Arabes s'apprêtaient à se déclarer la Paix!

Le 7 octobre, des combattants du Hamas pénétrant par surprise en Israël depuis la bande de Gaza, allaient en quelques jours y massacrer 1140 Juifs, et en prendre en otages plus de 250.

Comment comprendre?

En réalisant d'abord que cette Paix d'Abraham qui semblait désormais devenir envisageable, puisque soutenue, ou simplement contemplée avec une perplexité résignée par de nombreux pays arabes, avait un adversaire irréductible, l'Iran. Car l'Iran, lui, ne supporte pas l'existence d'Israël, et, féroce et résolu à l'anéantir, il a créé une arme pour l'atteindre, l'arc chiite. L'arc prend son élan en Iran chiite, traverse l'Irak chiite en y laissant quelques milices, fait de même en Syrie en prenant appui sur les Alaouites amis, et s'établit en force au Liban avec le Hezbollah chiite; à cet arc, il ne faut pas manquer d'ajouter, au pouvoir dans un Yémen en crise, la communauté des Houtis zaïdites, cousine des Chiïtes; ne manque donc que la flèche de l'arc, curieusement décochée par le Hamas...

Pourquoi « curieusement »?

Car cette coalition est chiite, toute chiite, profondément

chiite, mais sa flèche est constituée par un Hamas sunnite, en théorie et en pratique fondamentalement hostile au Chiïsme, ou, au minimum, totalement étranger à cette mouvance!

C'est vrai bien sûr! Mais c'est là oublier que le Hamas est un Sunnisme frondeur né en 1987 d'un divorce violent au sein du mouvement général sunnite, alors dominé par le Fatah; pour arriver à ses fins, le Hamas avait même alors bénéficié de l'aide discrète d'Israël, ravi de cette sécession qui divisait et affaiblissait leur adversaire sunnite; aide, dit-on, renouvelée en 2017, quand le Hamas avait définitivement chassé le Fatah de la bande de Gaza. Et le Hamas était alors passé sous la coupe iranienne, était même devenu la flèche meurtrière de l'arc chiite. Mais depuis, chuchotent certains observateurs, le temps a passé, et certains États arabes sunnites ont su habilement se concilier les services de quelques membres du Hamas, susceptibles de les prévenir discrètement, et à temps, des manœuvres de l'Iran chiite, des vibrations de son arc...

Chiïtes contre Sunnites, c'est bien là un affrontement résolu et permanent des musulmans! il faut toujours l'avoir en mémoire, partout où ces courants de l'Islam coexistent, et tout particulièrement au Moyen Orient, car leur rivalité





explique à sa manière, très éloignée d'un cartésianisme qui parfois nous rassure en nous aveuglant, des faits qui surprennent...

C'est ainsi qu'aujourd'hui, dit-on en Occident, l'Islam, toutes mouvances confondues, se serait donc résolument uni contre Israël? Soit. Comment comprendre alors l'attentat meurtrier du 4 janvier à Kerman sur le sol iranien, en terre chiite, - 87 tués, près de 200 blessés - revendiqué par l'EI (État Islamique) sunnite? Cet attentat ne pourrait-il pas être en fait une réplique à l'exécution du numéro 2 du Hamas deux jours plus tôt, à Beyrouth, au cœur du quartier du Hezbollah chiite, attentat qu'Israël ne revendique pas, mais dont on l'accuse... Ne serait-ce pas là une « intoxication » pour peut-être masquer un désaccord interne, une trahison, une tension dans l'arc...

De plus, pour l'Iran, et s'il en est bien le maître d'œuvre, engager le Hamas sunnite contre Israël permet tout à la fois de diviser les Sunnites, de perturber ces accords que ces Sunnites envisageaient d'élargir avec Israël, mais aussi d'user dans un combat féroce des troupes sunnites, faisant ainsi l'économie des forces chiites, tout en affaiblissant Israël!

Dans ce cas, quelle pouvait donc être la manœuvre initialement engagée par l'Iran? Le tacticien le plus borné sait bien qu'un Hamas s'engageant « seul » contre Israël aurait été, quel que soit le courage de ses combattants, un acte parfaitement suicidaire. On peut donc penser que l'attaque du Hamas n'était sans doute qu'un « premier temps » planifié ou suggéré par l'Iran et destiné à attirer l'effort israélien au Sud, vers Gaza, l'y enliser, permettant ainsi l'offensive massive du Hezbollah au Nord... Mais c'était là aussi prendre

le risque d'une riposte nucléaire d'Israël, pays « doté », mais assurément soumis, en ce domaine, à l'accord préalable des EU pour éviter un embrasement généralisé suicidaire... L'Iran ne l'ignorait pas...

La riposte foudroyante des EU a d'ailleurs pulvérisé ce scénario... Trois jours après l'attaque du Hamas, le 10 octobre, deux porte-avions américains étaient déjà dans les eaux d'Israël, renforçant la présence dissuasive des bombardiers US déjà stationnés en Jordanie. Une offensive du Hezbollah n'était plus envisageable... La présence marquante du Président Biden en Israël le 18 octobre renforçait encore, et de manière éclatante, le message.

Et maintenant...

Tentons de comprendre projets et actions des trois protagonistes essentiels, Israël meurtri puis vengeur, l'Iran machiavélique, les EU dominateurs:

Le Président Netanyahou a été très clair: en réaction à l'attaque meurtrière du Hamas, il a décidé d'anéantir ce mouvement dans la bande de Gaza, sans bien sûr s'interdire de supprimer certains de ses membres résidants ailleurs. Et la démarche est en cours de réalisation depuis désormais près de quatre mois. Démarche lente, prudente à l'extrême pour éviter les pertes israéliennes, et méthodiquement conduite contre un Hamas qui s'est enfermé dans un Gaza souterrain dont nul ne s'imaginait l'existence, la dimension, la complexité, l'efficacité. Et qu'Israël, dont on loue souvent l'efficacité fulgurante, le pragmatisme inexorable, ne se soit pas aperçu de la construction de cette immense forteresse souterraine est confondant... Ce qui explique aujourd'hui cette sorte de férocité vengeresse et impitoyable dans la





conduite de l'opération, traduite par les chiffres des pertes au 1<sup>er</sup> février : pertes d'Israël, environ 1 300 civils et militaires, pertes des Palestiniens, plus de 25 000 dont, estime-t-on, plus de 4 000 combattants du Hamas... L'Occident alors s'émue, appelle au cessez-le-feu avec libération des otages, dont un épisode a été tenté et réussi, mais le second, en discussion, n'est pas acquis; et Israël, indifférent aux indignations et aux pressions, poursuit son action, malgré l'écran se voulant dissuasif que constituent des otages dont on sait que le nombre diminue, et une population gazaouie en détresse, chassée de ses habitations détruites, errant dans un espace clos d'où elle ne peut s'extraire. Un Hamas acculé, des Palestiniens prisonniers, un Israël implacable...

L'Iran, lui, a donc su imaginer et activer son « arme », l'arc chiite, dont il semble jouer à son initiative, ou laisser chacune des composantes engager sa partie quand les circonstances le permettent; on l'a découvert avec l'assaut du Hamas au Sud, le harcèlement du Hezbollah au Nord, l'engagement des Houtis dans le canal de Suez, on voit les milices chiites de Syrie et d'Irak attaquer les Américains jusqu'aux zones frontalières jordaniennes, et toute occasion d'embrassement du conflit est donc mise à profit. De plus, la culpabilité directe de l'Iran ne peut jamais être clairement prouvée, alors qu'on a le sentiment profond de sa responsabilité. L'Iran ne joue en effet directement d'aucun « instrument » que l'on pourrait identifier... mais on peut très légitimement le soupçonner de diriger discrètement l'orchestre

Les EU, eux, semblent parfaitement maîtriser le conflit général: ils ont su, par leur présence, éviter la montée aux extrêmes; ils savent, avec le concours du Royaume Uni, contrôler et riposter directement à la menace des Houtis; en somme, ils isolent dans un cocon qu'ils veulent étanche l'affrontement Juifs-Hamas, le laissant se dérouler au rythme

israélien, mais en le pressant d'accélérer. Simultanément, on voit les diplomates américains se presser dans les pays arabes pour que le conflit n'altère pas la manœuvre de paix que les accords d'Abraham laissaient espérer. On note que l'Europe, dans cette affaire, se contente de discourir, tempêter, protester, en ordre dispersé, et sans le moindre écho chez les belligérants.

Et quel futur ?

Nul analyste ne se risquera à le prédire.

Mais l'on peut toutefois, sans certitude absolue, se livrer à quelques réflexions :

Cette guerre locale, au sein d'un conflit plus général, aura eu pour effet de « réveiller » Israël qui s'était endormi dans la certitude anesthésiante de sa « supériorité » sur des adversaires qu'il pensait encore incultes. On peut penser que l'équipe Netanyahu devra payer pour cette lourde erreur stratégique. Elle sera sans doute écartée très vite du pouvoir, ce qui permettra assurément une négociation plus ouverte et fructueuse pour le règlement du conflit.

On a peine à imaginer qu'Israël pourrait conduire la liquidation du Hamas jusqu'à son terme; la chose est possible techniquement, mais ce serait là mettre en œuvre une sorte de « solution finale » à l'impact particulièrement négatif. Les négociations actuelles, sous la forte pression américaine, semblent bien conduire, de façon plus classique, à une libération en plusieurs temps des otages survivants, en échange de prisonniers palestiniens.

On a enfin le sentiment que les EU veulent, de façon très volontaire, imposer leur ordre au Moyen Orient. Ils ont interdit, par leur présence, la montée aux extrêmes. Ils limitent le conflit armé à un duel d'Israël contre le Hamas qui doit rester « local » et ne pas se transformer en conflit généralisé; de plus, loin d'être « exterminés », les survivants du Hamas lui devront la vie sauve, et quitteront certainement alors l'orbite chiite iranienne qui les a en fait sacrifiés; notons d'ailleurs que dès à présent des responsables du Hamas demandent qu'une fois le calme rétabli à Gaza, le Fatah s'y réinstalle pour organiser le retour à l'ordre. Cette volonté américaine s'exprime tout aussi clairement avec la riposte de plus en plus nourrie aux actions des Houtis, et la réplique sévère à l'action des milices chiites syriennes ou (et) irakiennes à la frontière jordannienne... et même la condamnation très ferme de certaines actions israéliennes en Cisjordanie. C'est là tenter de rassurer Israël tout en l'empêchant d'aller trop loin; c'est là aussi vouloir recréer l'entente sunnite très majoritaire contre les Chiites, et c'est donc encore là dénoncer la responsabilité iranienne. Avec sans doute l'espoir et la volonté de stigmatiser ses dirigeants pour mettre fin, d'une façon ou d'une autre, au régime des mollahs. Ou de les pousser à l'erreur fatale...

■ Bernard Messana



L'AUTONOMIE DE LA CORSE ARCHÉTYPE DE LA FAUSSE BONNE IDÉE  
PAR LE GÉNÉRAL<sup>(2S)</sup> MICHEL FRANCESCHI, NATIF ET RÉSIDENT DE L'ÎLE.



L'autonomie de la Corse est à l'ordre du jour mouvementé du gouvernement, sans que l'on se soit assuré au préalable de l'impérative onction de la communauté insulaire qu'impose cette mutation institutionnelle. Ce projet s'apparente ainsi à une privatisation politique de la Corse, au profit d'intérêts particuliers à l'affût. À cet égard, deux organisations locales ainsi que la magistrature judiciaire ont eu le courage de brandir le spectre d'une mafia locale menaçant la démocratie. Non, la Corse n'a nullement vocation à devenir une république bananière!

La question corse est en fait une cause nationale car toutes les régions aspirent aujourd'hui à des degrés divers à l'exercice de plus larges responsabilités locales. La solution globale du problème réside dans un indispensable aggiornamento de l'architecture administrative du pays, fondé sur une pleine application du principe de subsidiarité.

Grand chantier à vocation prioritaire, cette vigoureuse relance de la décentralisation du pays permettra l'épanouissement des particularismes régionaux sans empiétement sur le pouvoir régalien, ni mise en danger de la vitale unité de la France, que ruinerait la perspective d'une décentralisation à la carte.

D'autres régions ne frappent-elles pas déjà à la porte? Non, la France n'a pas vocation à devenir une auberge espagnole! Les nouvelles compétences régionales ainsi accordées seraient comparables à celles du statut actuel de la Corse, remettant ainsi le pays sur la voie du rétablissement de l'unité constitutionnelle malmenée.

Fondamentalement, l'originalité insulaire de la Corse n'est qu'une donnée géographique sans prédétermination de son statut politique qui ne dépend que du seul libre choix de sa population. Toute comparaison tentante avec d'autres îles méditerranéennes est historiquement irrecevable. La Corse



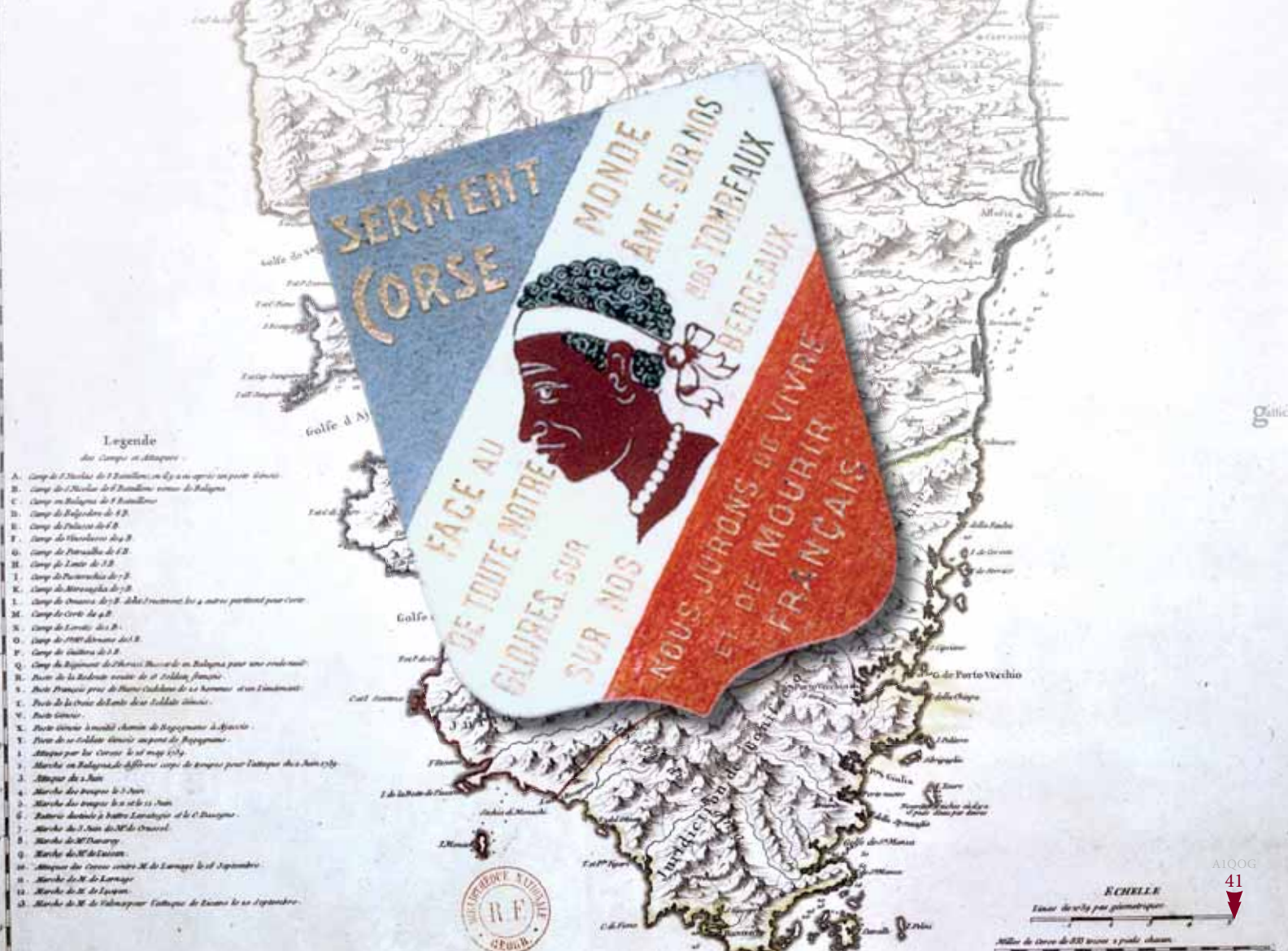


est devenue française à part entière par décret de l'Assemblée Constituante du 30 novembre 1789, adopté à l'unanimité et dans l'enthousiasme à la demande des députés corses. Cette francité plus que bicentenaire de l'île a reçu une sublime confirmation avec le serment de Bastia de 1939, prêté par les Corses en réponse aux ambitions annexionnistes de Mussolini. On peut toujours le lire sur une plaque de marbre sur le boulevard Paoli à Bastia : « Face au monde, de toute notre âme, sur nos gloires, sur nos tombes, sur nos berceaux, nous jurons de vivre et de mourir Français ». Français à part entière s'entend ! Aussi, avant d'envisager tout changement institutionnel, il importe de s'assurer de la validité actuelle du serment de Bastia par une consultation directe de la communauté insulaire d'aujourd'hui, à placer devant ses responsabilités et non devant un fait accompli. N'éludons pas le côté gribouille de l'autonomie. Le droit à la différence appelle inéluctablement une différence des

droits. Avec l'autonomie, la solidarité nationale dont la Corse a un besoin vital viendrait à s'effriter sérieusement, voire à disparaître. Habitants de la plus pauvre région de France, les Insulaires couperaient ainsi eux-mêmes la branche sur laquelle ils sont assis.

En tout état de cause, l'insularité de la Corse, de surcroît montagne dans la mer, engendre un handicap multiformes, notamment économique, que ne compense pas sa beauté naturelle. Cette inégalité pénalisante appelle un pacte de solidarité nationale traitant tous les aspects de la question et pas seulement une continuité territoriale à l'enveloppe financière manifestement insuffisante. Il appartiendra en fin de compte au Parlement d'en décider. Il faut espérer que dans sa sagesse il rejettera ce projet, funeste non seulement pour la Corse mais aussi pour la France entière.

■ Général<sup>(2S)</sup> Michel Franceschi





Un grand Merci  
pour votre soutien!



### LISTE DES DONATEURS

#### ■ Dons exceptionnels

MOULIE Pierre



#### ■ 40 à 100 €

Mme GOLOUBKOFF Huguette; PORTAIL Albert; Mme GRUNFELDER Monique; POIRIER Jean-Claude; LE PAGE Maurice; MEILLANT Claude; PROVENDIER Jean-Jacques; FUHRMANN Richard; Mme SCHMITT Martine; PORTEBOIS Christian; PONTAROLLO Claude; GIRAUDEAU Christian; MULLER Achille; GOURVELEC Pierre; PERESSIN André; NEBOUT Jean-Marc; NOWAK Marcel; LEBERON Jacques; VIGER Pierre; MILIN René; BELEGUIC Jean-Jacques; BERTHELIER François Daniel; BIDART Sauveur; TOUSSAINT Rose Marie; PRAYSSAC Jean; TROUILLET Henri; BOUILLOT Jean; FERRANDO Jean; SOZZANI Gilbert; BERNIGAUD Michel; DOUX Frédéric; ZEISSER Michel; BOS Frédéric; MARIN DUBUARD Patrice; MAZEMONDET Éric; DUCOURNAU Bernard; FRANCESCHI Michel; JARABA Fernando; BRIANCON ROUGE Gérard; Mme MEDIGUE Gilberte; BARRERE FLIGT Pierre; DELBECQUE Raymond; LAUX Frédéric; APRILE Gérard



#### ■ 20 à 40 €

BERNARD Guy; COUTANCEAU Jean; HUNKELER Bernard; MORER Jean-Pierre; POLIDORI Antoine; MAILLAT Alain; LEGRAND Franck; CAUDAL Bernard; PASCAL Serge; ECKERT Jean; PRUKOP Jean-Claude; DIMANCHE Jacques; POITOUX René; DOISNE Claude; BERTHIER Jean-Michel; ARDELET Jean-Pierre; MENAGE Guy; FRATACCI Jean-Noël; BODIVIT Jean-Claude; LECOMTE Lucien; STERZ Jean; BLAISEAU Maurice; RIGOULOT Jean-Claude; LARREGAIN; HELAINE Jonathan René; CLOUX Jacques; BRUNEL Michal; MOURISSON Louis; FAUCONNIER Léon; DECKER Charles Emile; CHOURAQUI Jean-Pierre; THIL Daniel; MRYER Pascal



#### ■ 5 à 20 €

PITIOT Guy; PHILIPPE Jacques; MANIFICAT Patrick; FOLATRE Daniel; BRANDALISE Jean Francis; STRAUB Gérard; BLAECHE Serge; SOULIER Jean-Claude; HEIDET Gérard; HOTOT Denis; DABERTRAND Jean; DUPUY Patrick; CASSEL Bernard; GILLES Jean-Claude; FAUQUENOT Jean-Marie; PELTIER Jacky; GUITTER Michel; PROVOST Jacques; OUSTRIC Jean-Claude; DIDIER Richard; LAMY Pierre; GUICHARD Daniel; JOLLY Jean; AZRA Maurice; PERIN Jean-Claude; MORTESSAGNE Jacques; DOSSER Louis; IRIGOIN Jacques; MERIGLIER Robert; MAUDRU Jean-Marie; PROD'HOMME Georges; RENAULT Henri; ASSANTE DI CUPILLO Daniel; ARDOUIN Alain; DUMONT Pierre; CASCALES Jacques; BROUSSE Didier; PINCE Frédéric; MORIN Bernard; MADEUF Jean; LEON Richard; LEQUIEN Yves; SERRANO Manuel; DELBECK Lionel; GARIN André; ESNEAULT Guy; CAVALLI Gilles; MONTCHANIN Jacques; MASSONNEAU Jean-Marie; HOURCAILLOU Françoise; SANDOZ Jean-Pierre; DELVILLE Yves; MANCHE Alfred; MALBAUX Bernard; FELOUZAT Gérard; MEUNIER Bernard; MERLHE Denis; CASTEL Jean-Yves; BOY Noël; PERE Pierre-Charles; RADAJEWSKI Daniel; MARTINI Daniel; POIRET Guy; LACHANT Jean-Paul; GUENNEC Patrick; MULOT Daniel; CHEVREUX Guy; CONSIGNEY Alain; JEANPIERRE Roger; HUCK Denis; GUEDON Yves; KNECHT Pierre; VAUTRIN André; PARMENTIER Jean-Loup



# Nos Morts en OPEX



## MEMBRES DU 1<sup>ER</sup> RPIMA MORTS EN OPEX

Le 24 mai, une prise d'armes à lieu au régiment pour honorer nos morts en présence des familles de nos défunts, les membres de l'amicale peuvent y assister. S'inscrire au secrétariat de l'amicale



**BURY Éric**  
Né le 01-03-1973 Décédé le 04-03-2005  
lors de l'opération LICORNE  
Cimetière communal 68780 Soppe-le-bas  
Haut Rhin



**CORDIER Éric**  
Né le 06-05-1966 Décédé le 26-02-1991  
lieu : Fort d'As Salman Irak  
Cimetière communal 55150 Mangiennes  
Meuse



**CRUPEL Cédric**  
Né le 04-06-1977 Décédé le 17-09-2005  
lieu : Spin Buldak Afghanistan Opération  
PAMIR - Son nom est gravé sur le  
monument aux morts de Challes-les-Eaux  
73190



**DUVAL Stéphane**  
Né le 22-08-1980  
Décédé le 29-04-2013 lors de l'opération  
SERVAL/SABRE au Mali



**GAZEAU Joël**  
Né le 01-06-1970 Décédé le 20-05-2006  
lors d'une embuscade à Kajaki Sufla  
Afghanistan opération HERACLES  
Cimetière communal Pradines 46090



**GUIARD Damien**  
Né le 29-07-1964 Décédé le 17-06-1994  
tué à l'ennemi à Bujumbura BURUNDI  
Ancien cimetière de Cossé-le-Vivien  
53230



**LANTENOIS Sylvain**  
Né le 25-11-1971 Décédé le 04-03-2005  
lors de l'opération LICORNE  
Cimetière communal d'Ondres 40440



**POLIN Gilles**  
Né le 19-11-1979 Décédé le 03-03-2008  
Incident transfrontalier, opération  
EUFOR TCHAD/RCA  
Lieu du décès Abou Jaradil Mali (ex  
Soudan)



**POUILLART Pascal**  
Né le 28-10-1967 Décédé le 26-12-1988  
Accident en Côte d'Ivoire  
Cimetière Nord de Saint-Quentin 02100



**POULAIN David**  
Né le 09-09-1969 Décédé le 20-05-2006  
suite à une embuscade à Kajaki Sufla  
Afganistan opération HERACLES  
Cimetière d'Aussonne 31840



**RAMEAU Bertrand**  
Né le 21-11-1954 Décédé le 05-01-1990  
accident de plongée à Moroni Comores  
Cimetière communal de Merdrignac 22230



**RHODES Paul**  
Né le 11-02-1943 Décédé le 19-12-1985  
mort au combat à Choueïfate Liban,  
opération DETOBS  
Cimetière de Caussel Albi 81000



**SCHMITT Yves**  
Né le 16-11-1958 Décédé le 26-02-1991  
lieu : Fort d'As Salman Irak  
Cimetière de Talouchet Bayonne 64100



**YAGCI Murat**  
Né le 29-12-1982 Décédé le 31-08-2004  
accident opération SAPHIR Afghanistan

